
3 1761 04385 4686

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

TOME III.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.



Mon cher Seigneur, venez vous recoucher ; vous avez demeuré dehors bien long-temps.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES;

TRADUITS EN FRANÇAIS

Par M. Galland,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,
PROFESSEUR DE LANGUE ARABE AU COLLÉGE ROYAL.

Nouvelle Edition,

CORRIGÉE ET ORNÉE DE 36 JOLIES FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

1832.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

CXIII^e NUIT.

Le lendemain, avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours :

« Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut extrêmement surpris. « Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous? » « Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas ; j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui, se

tournant vers Agib, lui dit : « Voilà ce que vous m'avez attiré. Je l'avais bien prévu que je me repentirais de ma complaisance : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme ; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. » « Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville ; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivait toujours. Alors Agib, remarquant qu'il était à deux pas de lui, rougit et pâlit successivement, selon les divers mouvemens qui l'agitaient. Il craignait que le visir, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il était entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avait mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang ; après quoi, se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan qu'il ne devait pas se plaindre de ce

malheur qu'il avait mérité et qu'il s'était attiré lui-même.

« Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avait pas ôté. « J'ai tort, disait-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant; car il ne m'a traité de cette manière que parce qu'il a cru sans doute que je méditais quelque dessein funeste contre lui. » Étant arrivé chez lui, il se fit panser, et se consola de cet accident, en faisant réflexion qu'il y avait sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.... »

Le jour, qui paraissait, imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin, et fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

CXIVe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, Scheherazade adressant la parole au sultan des Indes : « Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

« Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Émèse, d'où il se rendit à Hamac, et de là à Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie ; et, après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir et plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plus tôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des

nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. » « Il y a long-temps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son père, il disparut tout à coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes visirs, vit encore. » Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte. Le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeurait cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

« La veuve de Noureddin Ali demeurait toujours dans l'hôtel où avait demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'était une très-belle maison, superbement bâtie et ornée de colonnes de marbre; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte et un marbre sur

lequel était écrit en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui dirent qu'elle était dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet, cette tendre mère avait coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice qu'elle avait fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan qu'elle croyait mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y était alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

« Il lui fit son compliment; et, après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il lui apprit qu'il avait l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avait obligé de partir du Caire, et de venir à Balsora.... »

En achevant ces mots, Scheherazade, voyant paraître le jour, cessa de poursuivre son récit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXVe NUIT.

« Schemseddin Mohammed, continua le visir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'était passé au Caire la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avait causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

« Quand la veuve de Noureddin Ali, qui était demeurée assise comme une femme qui ne prenait plus de part aux choses du monde, eut compris, par le discours qu'elle venait d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettait tant pouvait vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de beauté et son petit-fils Agib; et reconnaissant, dans ce dernier, les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandait depuis si long-temps. Elle ne pouvait se lasser de baiser ce jeune homme, qui, de

son côté, recevait ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il était capable. « Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est temps de finir vos regrets et d'essuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Égypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu; et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité. »

« La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là, Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience; et, ayant pris congé du sultan, qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sultan d'Égypte, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

« Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par laquelle il devait entrer, et dit qu'il y séjournerait trois jours pour faire reposer son

équipage, et pour acheter ce qu'il trouverait de plus curieux et de plus digne d'être présenté au sultan d'Égypte.

« Pendant qu'il était occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avaient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitait voir les choses qu'il n'avait pas eu le temps de voir en passant, et qu'il serait bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avait donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère, Dame de beauté.

« Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui était la plus proche des tentes du visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendaient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades *, dans le temps qu'on s'y assemblait pour faire la prière

* Nom des califes de Damas, qui leur vint d'Ommiah, un de leurs ancêtres.

d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crême. « Je vous salue, lui dit Agib : regardez-moi; .vous souvenez-vous de m'avoir vu? A ces mots Bedreddin jeta les yeux sur lui; et, le reconnaissant (ô surprenant effet de l'amour paternel!), il sentit la même émotion que la première fois : il se troubla; et, au lieu de lui répondre, il demeura long-temps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins, ayant rappelé ses esprits : « Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur; venez goûter d'une tarte à la crême. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville; je ne me possédais pas, je ne savais ce que je faisais : vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI^e NUIT.

« Commandeur des croyans, poursuivit le visir Giafar, Agib, étonné d'entendre ce que lui disait Bedreddin, répondit : « Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez, et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Égypte. » « Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » A ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

« Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crême, qui n'était pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avait présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. » Bedreddin, s'étant assis,

voulut embrasser Agib, pour lui marquer la joie qu'il avait de se voir à ses côtés; mais Agib le repoussa en lui disant : « Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder et de m'entretenir. » Bedreddin obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver, et une serviette très-blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet, et leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige * fort propre; puis, présentant la porcelaine au petit Agib : « Prenez, lui dit-il; c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la porcelaine et la présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

* C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson dans tout le Levant, où l'on a l'usage de la neige.

« Enfin Agib et son gouverneur, rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avait faite, et se retirèrent en diligence, parce qu'il était déjà un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir; et comme elle avait toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. « Ah! mon fils, lui dit-elle, ma joie serait parfaite si j'avais le plaisir d'embrasser votre père Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. » Elle se mettait alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade; et, en lui disant qu'il ne devait pas manquer d'appétit, elle lui fit servir un morceau d'une tarte à la crême qu'elle avait elle-même faite, et qui était excellente; car on a déjà dit qu'elle les savait mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque; mais ils en avaient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvaient pas seulement goûter.... »

Le jour, qui paraissait, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais, sur la fin de la nuit suivante, elle continua son récit dans ces termes :

CXVII^e NUIT.

« Agib eut à peine touché au morceau de tarte à la crême qu'on lui avait servi, que, feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; et Schaban (c'est le nom de l'eunuque) fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'aperçut du peu de cas que son petit-fils faisait de sa tarte. « Eh quoi! mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crême, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. » « Ah! ma bonne grand'mère! s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un

pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci. »

« A ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers : « Comment, Schaban ! lui dit-elle en colère, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux ? » « Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. » « Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé d'une tarte à la crême. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant qu'à lui faire excuser sa faute.

« Schemseddin Mohammed, qui était naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa

belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi ! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! » Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand-père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régalés d'une grande porcelaine de sorbet. » Eh bien, méchant esclave! s'écria le visir en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, et que vous y avez mangé ? » Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'était pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le visir : je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette tarte à la crême qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

« Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve, et prit un morceau de la tarte à la crême ; mais

il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avait tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui était pas encore revenu. Le visir, irrité de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il était coupable, le fit coucher par terre, et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crême chez un pâtissier, et elle était cent fois meilleure que celle qui est sur cette table. »

« La veuve de Noureddin Ali crut que c'était par dépit contre elle et pour la mortifier que Schaban louait la tarte du pâtissier; c'est pourquoi, s'adressant à lui: « Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crême de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir: tu sais où il demeure; va chez lui et m'apporte une tarte à la crême tout à l'heure. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il

partit. Étant arrivé à la boutique de Bedreddin : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crême; une de nos dames souhaite d'en goûter. » Il y en avait alors de toutes chaudes; Bedreddin choisit la meilleure, et la donnant à l'eunuque : « Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, et je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère, qui vit peut-être encore. »

« Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crême. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger; mais elle ne l'eut pas plus tôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri et qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed, qui était présent, fut extrêmement étonné de cet accident : il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur, et s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa faiblesse : « O Dieu! s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin, qui ait fait cette tarte.... »

La clarté du jour, en cet endroit, vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière et aller tenir son conseil; et la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIII^e NUIT.

« Quand le visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il fallait que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crême que l'eunuque venait d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais, venant à faire réflexion que cette joie était sans fondement, et que, selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devait être fausse, il lui dit : « Mais, madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crême que votre fils? » « Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire

d'aussi bonnes ; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et désirons depuis long-temps. » « Madame, répliqua le visir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier : si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnaîtrez bien, ma fille et vous ; mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voie ; car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable. »

« En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, et se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : « Prenez chacun un bâton, et suivez Schaban, qui va vous con-

duire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien et me l'amenez; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, et ne perdez pas de temps. »

« Le visir fut promptement obéi; ses gens, armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casseroles, les tables, et tous les autres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crême et de confitures. A ce spectacle, Bedreddin Hassan, fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : « Eh! bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte? De quoi s'agit-il? Qu'ai-je fait? » « N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que

vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez? » « Oui, c'est moi-même, répondit-il, qu'y trouve-t-on à dire? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. » Au lieu de lui répartir, ils continuèrent de briser tout, et le four même ne fut pas épargné.

« Cependant les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandaient le sujet d'une si grande violence ; et Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisaient : « Apprenez-moi, de grâce, quel crime je puis avoir commis, pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi. » « N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crême que vous avez vendue à cet eunuque? » « Oui, oui, c'est moi, repartit-il ; je soutiens qu'elle est bonne, et je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter ; et, après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos ; puis,

le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

« La populace qui s'était assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville qui écartèrent le peuple et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed était allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avait donné, et pour lui demander main-forte; et ce gouverneur, qui commandait sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avait eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînait donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes.... »

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paraître; mais le lendemain, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CXIXe NUIT.

Sire, le visir Giafar continuant de parler au calife :

« Bedreddin Hassan, dit-il, avait beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient, ce que l'on avait trouvé dans sa tarte à la crême, on ne lui répondait rien. Enfin, il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

« Le visir, étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier; on le lui amena. « Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grâce de me dire en quoi je vous ai offensé. » « Ah! malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crême que tu m'as envoyée? » « J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin. Quel crime ai-je commis en cela? » « Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin Mohammed, et il t'en

coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. » « Eh, bon Dieu! s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entends? Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crême? » « Oui, dit le visir, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi tous deux, les dames, qui s'étaient cachées, observaient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnaître, malgré le long temps qu'elles ne l'avaient vu. La joie qu'elles en eurent fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement, elles voulaient s'aller jeter au cou de Bedreddin; mais la parole qu'elles avaient donnée au visir de ne se point montrer l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour et de la nature.

« Comme Schemseddin Mohammed avait résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes et préparer les voitures pour se mettre en marche; et à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un

chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le visir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme; et pendant vingt jours que dura le voyage, on le traita de la même manière.

« En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du visir Schemseddin Mohammed, qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avait fait venir : « Va chercher du bois et dresse promptement un poteau. » « Eh, seigneur! dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau? » « T'y attacher, repartit le visir, et ensuite te faire promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crême sans y mettre de poivre. » A ces mots, Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : « Grand

Dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse! »

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il était jour, se tut, et Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, et fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour :

CXXe NUIT.

« Sire, le calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le visir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçait de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crême qu'il avait vendue à Schaban.

« Eh quoi! disait Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau; et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crême! Eh, grand Dieu! qui a jamais ouï parler d'une pareille chose? Sont-ce là des actions de musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres? » En disant cela il fondait en larmes; puis recommençant ses plaintes: « Non, reprenait-il, jamais personne n'a été traité

si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême? Que maudites soient toutes les tartes à la crême, aussi bien que l'heure où je suis né! Plût à Dieu que je fusse mort en ce moment! »

« Le désolé Bedreddin ne cessa de se lamenter; et, lorsque l'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible : « O ciel! dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infâme et douloureux? Et cela pour quel crime? Ce n'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion; c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crême! »

« Comme la nuit était alors déjà assez avancée, le visir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa caisse, et lui dit : « Demeure là jusqu'à demain; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. » On emporta la caisse, et l'on en chargea le chameau qui l'avait apportée

depuis Damas. On rechargea en même temps tous les autres chameaux; et le visir étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portait son neveu, et entra dans la ville, suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce que tout le monde s'était retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonnerait.

« Tandis qu'on déchargeait les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddin Hassan et sa fille; et s'adressant à la dernière : « Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari! Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où était votre chambre la première nuit de vos noces : allez; faites-y mettre toutes choses comme elles étaient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrais y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste. »

« Dame de beauté alla exécuter avec joie

ce que venait de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même manière qu'elles étaient lorsque Bedreddin Hassan s'y était trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Égypte. A mesure qu'il lisait l'écrit, ses domestiques mettaient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le visir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de beauté : « Déshabillez-vous, ma fille, et vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps, et dites-lui que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. » A ces mots, il sortit de l'appartement de sa fille et lui laissa la liberté de se coucher..... »

Scheherazade voulait poursuivre son récit; mais le jour, qui commençait à paraître, l'en empêcha.

CXXI^e NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, le sultan des Indes, qui avait une extrême impatience d'apprendre comment se dénouerait l'histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, et l'avertit de la continuer; ce qu'elle fit en ces termes :

« Schemseddin Mohammed, dit le visir Giafar au calife, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étaient, et leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, et d'en fermer la porte.

« Bedreddin Hassan, quoique accablé de douleur, s'était endormi pendant tout

ce temps-là, si bien que les domestiques du visir l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnaître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts; et les choses qu'il voyait rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'était la même salle où il avait vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenait de l'avoir mis la nuit de ses noces. « Bon Dieu! dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé? »

« Dame de beauté, qui l'observait, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : « Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps.

J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. » Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parlait, était cette charmante personne avec laquelle il se souvenait d'avoir couché. Il entra dans la chambre; mais, au lieu d'aller au lit, comme il était plein des idées de tout ce qui lui était arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvait se persuader que tous ces événemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étaient ses habits et la bourse de sequins; et, après les avoir examinés avec beaucoup d'attention : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre! » La dame, qui prenait plaisir à voir son embarras, lui dit : « Encore une fois, seigneur, venez vous remettre au lit. A quoi vous amusez-vous? » A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. » « La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout

à l'heure? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. » « Madame, reprit Bedreddin, je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grâce, ce que j'en dois penser; si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. » « Oui, seigneur, repartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. » « Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paraître très-réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en caleçon, comme je suis en ce moment; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivait en m'insultant; que je me suis sauvé chez un pâtissier, qui m'a adopté, m'a appris son métier, et m'a laissé tous ses biens en mourant; qu'après

sa mort, j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seraient trop longues à raconter; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'allait clouer à un poteau. » « Eh! pour quel sujet, dit Dame de beauté en faisant l'étonnée, voulait-on vous traiter si cruellement? Il fallait donc que vous eussiez commis un crime énorme? » « Point du tout, répondit Bedreddin, c'était pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule : tout mon crime était d'avoir vendu une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre. » « Ah! pour cela, dit Dame de beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisait une horrible injustice. » « Oh! madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crème, où l'on me reprochait de n'avoir pas mis de poivre, on avait tout rompu et tout brisé dans ma boutique; on m'avait lié avec des cordes et enfermé dans une caisse où j'étais si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore; enfin, on

avait fait venir un charpentier, et on lui avait commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais, Dieu soit béni de ce que tout cela n'est que l'ouvrage du sommeil! »

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassanavait pris une chose réelle pour un songe. « Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, et je suis persuadé que le lendemain le visir Schemseddin Mohammed et sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. » « Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. » Le sultan des Indes se leva sans rien répliquer à ces paroles; mais il était fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII^e NUIT.

Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : « Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit; il se réveillait de temps en temps, et se demandait à lui-même s'il rêvait ou s'il était réveillé. Il se défiait de son bonheur; et cherchant à s'en assurer, il ouvrait les rideaux, et parcourait des yeux toute la chambre. « Je ne me trompe pas, disait-il: voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu, et je suis couché avec la belle dame qui lui était destinée. » Le jour, qui paraissait, n'avait pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son oncle, frappa à la porte, et entra presque en même temps pour lui donner le bonjour.

« Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paraître subitement un homme qu'il connaissait si bien, mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui

avait prononcé l'arrêt de sa mort : « Ah! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crême où je n'avais pas mis de poivre! » Le visir se prit à rire, et pour le tirer de peine, lui conta comment, par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure), il s'était trouvé chez lui et avait épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'était par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali, qu'il avait découvert qu'il était son neveu; et enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte, il était parti du Caire, et était allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine.

Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir votre mère, qui est dans une grande impatience de vous embrasser, et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas, et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connaître. »

« Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorsqu'il vit sa mère et son fils Agib. Ces trois personnes ne cessaient de s'embrasser et de faire paraître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avait causée une si longue absence, et des pleurs qu'elle avait versés. Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père, ne se lassait point de les recevoir ; et Bedreddin Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyait pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

« Pendant que ces choses se passaient chez Schemseddin Mohammed, ce visir était allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire, qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avait fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec sa famille ; et toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances. »

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun Alraschid : « Commandeur des croyans, voilà ce que j'avais à raconter à votre majesté. » Le calife trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan ; et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avait de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimait beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens, et le chérit jusqu'à sa mort.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençait à paraître, quelque agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Schahriar se leva sans rien dire, et fort incertain de ce qu'il avait à faire. « La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires; et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre tout entière. Je ne sais si je ne devrais pas la faire mourir aujourd'hui; mais non, ne précipitons rien : l'histoire dont elle me fait fête est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort. »

CXXIII^e NUIT.

DINARZADE ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane des Indes, laquelle, après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle avait promis de raconter, prit ainsi la parole :

HISTOIRE

DU PETIT BOSSU.

Il y avait autrefois à Casgar *, aux extrémités de la Grande-Tartarie, un tailleur qui avait une très-belle femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était aimé de même. Un jour qu'il travaillait, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans

* Casgar, royaume d'Asie, dans la Tartarie.

sa maison pour réjouir sa femme; il se dit à lui-même : « Avec ses chansons il nous divertira tous deux ce soir. » Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avait déjà mis le couvert, parce qu'il était temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avait préparé. Ils se mirent tous trois à table; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il était arrivé chez eux, et qu'ils avaient sujet de craindre que si la justice venait à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort; il fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif; et là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le

bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissait un escalier très-roide, par où l'on montait à sa chambre. Une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre, et demande ce qu'ils souhaitent. « Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendaient à la porte, et le priaient de descendre pour voir un malade qu'ils

avaient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avait reçu, il se laissa transporter de joie : se voyant payé d'avance, il crut que c'était une bonne pratique qu'on lui amenait, et qu'il ne fallait pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier : peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. « Apporte donc vite de la lumière! cria-t-il à sa servante. » Enfin, elle arriva; il descendit avec elle, et trouvant que ce qui avait roulé ét ait un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, et tous les autres prophètes de sa loi. « Malheureux que je suis! disait-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avait amené. Je suis cause de sa mort, et si le bon âne d'Es-

dras * ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier! »

Malgré le trouble qui l'agitait, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyait la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. « Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? » « Il ne s'agit point de cela, repartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.... »

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'inter-

* Cet âne est celui qui, selon les mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

rompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. » A ces mots, elle se tut, et la nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIVe NUIT.

Le médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagême pour sortir d'embarras; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : « Il me vient une pensée : portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et le jetons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin. »

Ce musulman était un des pourvoyeurs du sultan : il était chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avait chez lui son magasin, où les rats et les souris faisaient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur mai-

son; et, après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur, comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étaient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenait d'un festin de noces auquel il avait été invité ce soir-là, et il avait une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir, à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée; mais comme il était naturellement courageux, et qu'il s'imagina que c'était un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu: « Ah! ah! lui dit-il, je m'imaginais que c'étaient les rats et les souris qui mangeaient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il frappa le bossu et lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez

contre terre ; le pourvoyeur redouble ses coups ; mais, remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'était un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. « Qu'ai-je fait, misérable ! dit-il ; je viens d'assommer un homme : ah ! j'ai porté trop loin ma vengeance. Grand Dieu ! si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie. Maudites soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle ! » Il demeura pâle et défait ; il croyait déjà voir les ministres de la justice qui le traînaient au supplice ; il ne savait quelle résolution il devait prendre.....

L'aurore, qui paraissait, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXVe NUIT.

Sire, le pourvoyeur du sultan de Casgar, en frappant le bossu, n'avait pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. « Maudit bossu, s'écria-t-il, chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, et que je ne t'eusse point trouvé ici! je ne serais pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident! » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui était fort riche et qui fournissait au palais du sultan la plupart des choses dont on y avait besoin, après avoir

passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit était fort avancée, et qu'on allait bientôt appeler à la prière de la pointe du jour; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtait d'arriver au bain, de peur que quelque musulman, en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins, quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avait mis le corps du bossu, lequel, venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'était un voleur qui l'attaquait, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête, et lui en donna beaucoup d'autres ensuite, et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris; et voyant que c'était un chrétien qui maltraitait un musulman (car le bossu était de notre religion) : « Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un musulman? » « Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me

prendre à la gorge. » « Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de là. » En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever ; mais, remarquant qu'il était mort : « Oh, oh ! poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'assassiner un musulman ! » En achevant ces mots, il arrêta le chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisait de réflexions sur son aventure, moins il pouvait comprendre comment de simples coups de poing avaient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avait apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avait pas commis. Comme le bossu appartenait au sultan, car c'était un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au

palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passait au sultan, qui lui dit : « Je n'ai point de grâce à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. » A ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on allait pendre un chrétien qui avait tué un musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence ; et le bourreau, après lui avoir attaché la corde au cou, allait l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan, fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : « Attendez, attendez ; ne vous pressez pas : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. » Le lieutenant de police qui assistait à l'exécution se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avait tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avait porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avait trouvé. « Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut avoir tué un homme qui n'était plus en

vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel.... »

Le jour, qui commençait à paraître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante.

CXXVI^e NUIT.

Sire, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident, par sa propre confession, qu'il est le coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur; et dans le temps qu'il allait l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le priait instamment

de suspendre l'exécution, et qui se faisait faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : « Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort ; c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme que je ne connais pas vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenaient. Ma servante alla ouvrir sans lumière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parlait, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle ; et dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il était mort, et que c'était le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi ; nous le portâmes sur notre toit, d'où nous le passâmes sur celui du pourvoyeur, notre

voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur, l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé et cru l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre; et, quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, et me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu..... »

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Schahriar se leva, et le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitait d'apprendre la suite de l'histoire du bossu, Scheherazade satisfit ainsi sa curiosité :

CXXVII^e NUIT.

Sire, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif était le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avait déjà la corde au cou, et allait cesser de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui priait le bourreau de ne pas passer plus avant et qui faisait ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : « Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes ; mais si vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connaître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillais dans ma boutique, et que j'étais en humeur de me réjouir, le bossu, à demi ivre, arriva et s'assit. Il

chanta quelque temps, et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit, et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, et je servis un morceau de poisson ; en le mangeant, une arête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort ; et de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai et je dis à la servante qui vint ouvrir de remonter promptement, et de prier son maître, de notre part, de descendre pour voir un malade que nous lui amenions ; et, afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt, ma femme et moi, pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu ; ce qui lui a fait croire qu'il était cause de sa mort. Puisque cela est ainsi,

ajouta-t-il, laissez aller le médecin, et faites-moi mourir. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvaient assez admirer les étranges événemens dont la mort du bossu avait été suivie. « Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. » Le bourreau, ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur....

« Mais, sire, dit Scheherazade, en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. » Le sultan des Indes y consentit, et se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

CXXVIIIe NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole :

« Sire, pendant que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvait se passer long-temps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais contre sa coutume, pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on allait pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes, et se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin. »

A ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés, et qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore une fois. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençait à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau, ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, et lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince; et, quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savait de l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances;

puis s'adressant à toutes les personnes qui étaient présentes : « Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu mon bouffon? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit ; je vais vous la raconter, si votre majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE

QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« Sire, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire. Je suis

étranger, natif du Caire en Égypte, Cophte de nation *, et chrétien de religion. Mon père était courtier, et il avait amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, et embrassai sa profession. Comme j'étais un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avait une montre de sésame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez ? »

Scheherazade, apercevant le jour, se tut en cet endroit; mais elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

* Cophte ou Copte : nom qu'on donne aux chrétiens originaires d'Égypte, et qui sont de la secte des jacobites ou des eutychéens.

CXXIXe NUIT.

Sire, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venait de commencer :

« J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune marchand me montrait, et je lui répondis qu'il valait, au prix courant, cent dragmes d'argent de la grande mesure. « Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là, et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation : je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit et me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendraient tant que je leur en voudrais donner, à cent dix dragmes d'argent la mesure ; et à ce compte, je trouvais à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendait. Il

me mena dans son magasin, qui était plein de sésame. Il y en avait cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'argent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure; je vous les accorde; et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, et me le gardez jusqu'à ce que j'aille vous le demander. » Je lui répondis qu'il serait prêt toutes les fois qu'il voudrait le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant, et me retirai fort satisfait de sa générosité.

« Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là, je le vis reparaître. « Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez? » « Elles sont toutes prêtes, lui répondis-je, et je vais les compter tout à l'heure. » Comme il était monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les re-

cevoir. « Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent ; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près ; mais je vais revenir, et en repassant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. » Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. « Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser entre les mains, sans me connaître, une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent. Un autre que lui n'en userait pas ainsi, et craindrait que je ne la lui emportasse. » Il revint à la fin du troisième mois ; il était encore monté sur son âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois. »

Scheherazade, voyant que le jour commençait à paraître, n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la suivante, elle poursuivit de cette manière, en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar.

CXXXe NUIT.

« D'abord que j'aperçus le jeune marchand, j'allai au devant de lui ; je le conjurai de descendre, et lui demandai s'il ne voulait donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avais à lui. « Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai et content. Je sais qu'il est en bonnes mains, je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. » A ces mots, il donna un coup de fouet à son âne, et je l'eus bientôt perdu de vue. « Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, et selon son discours je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent ; ce sera un revenant-bon pour moi. »

« Je ne me trompai pas dans ma conjecture : l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de

l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me semblait avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. « Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. » « Je ne ferai que ce qui vous plaira, repris-je; descendez donc, de grâce. » Il mit pied à terre, et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulais lui faire; et, en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et je fus étonné de voir qu'il ne se servait nullement de la droite. Je ne savais ce que j'en devais penser. « Depuis que je connais ce marchand, disais-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli; serait-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi! Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite? »

Le jour, qui éclairait l'appartement du sultan des Indes, ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire; mais

elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXXXI^e NUIT.

SIRE, le marchand chrétien était fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeait que de la main gauche. « Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche. « Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite; vous y avez mal apparemment? » Il fit un grand soupir au lieu de me répondre; et tirant son bras droit, qu'il avait tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avait la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche; mais jugez si j'ai pu faire au-

trement. » « Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite? » Il versa des larmes à cette demande; et, après les avoir essuyées, il me conta son histoire comme je vais vous la raconter.

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père riche, et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. A peine étais-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avaient voyagé, et qui disaient des merveilles de l'Égypte, et particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, et j'eus envie d'y faire un voyage; mais mon père vivait encore, et ne m'en aurait pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad et de Moussoul, et je me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mesrour; j'y pris un logement avec un magasin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avais

apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer et me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens, à qui j'avais donné de l'argent, allèrent acheter des vivres et firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques et d'autres endroits qui méritaient d'être vus.

« Le lendemain, je m'habillai proprement, et après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles et très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein * pour voir ce qu'on en offrirait, j'en chargeai quelques-uns de mes esclaves, et me rendis au bezestein des Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs qui avaient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestein; mais tous les marchands en offrirent beaucoup moins que ce qu'elles me coûtaient d'achat et de frais

* Lieu public où se vendent des étoffes de soie et autres marchandises précieuses.

de voitures. Cela me fâcha; et comme j'en marquais mon ressentiment aux crieurs : « Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes..... »

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette manière :

CXXXIIe NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar :

« Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il fallait faire pour cela. « Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en détail; et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, et les mar-

chands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir et de vous promener dans la ville et sur le Nil. »

« Je suivis leur conseil : je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises; et retournant au bezestein, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avaient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderais rien le premier mois.

« Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à peu près de mon âge, qui avaient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, et d'un changeur pour régler la bonté et la valeur des espèces qu'ils me comptaient. Ainsi, les jours de recette, quand je me retirais au khan de Mesrour où j'étais logé,

j'emportais une bonne somme d'argent. Cela n'empêchait pas que les autres jours de la semaine je n'allasse passer la matinée tantôt chez un marchand, et tantôt chez un autre ; je me divertissais à m'entretenir avec eux, et à voir ce qui se passait au bezestein.

« Un lundi que j'étais assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommait Bedreddin, une dame de condition, comme il était aisé de le connaître à son air, à son habillement, et par une esclave fort proprement mise qui la suivait, entra dans la boutique, et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paraissait en tout ce qu'elle faisait, me prévint en sa faveur, et me donna une grande envie de la mieux connaître que je ne faisais. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenais plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisait point ; mais elle haussa le crêpon qui lui descendait sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachait, et me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le

son agréable de sa voix et par ses manières honnêtes et gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avait vu.

« Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchait une certaine étoffe à fond d'or; qu'elle venait à sa boutique comme à celle qui était la mieux assortie de tout le bezestein, et que s'il en avait, il lui ferait un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, et me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. » « Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferais crédit avec plaisir, et vous laisserais emporter l'étoffe si elle m'appartenait; mais elle appartient à cet

honnête jeune homme que vous voyez, et c'est aujourd'hui que je dois lui en compter l'argent. » « Et d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que vous avez bien voulu que je les aie emportées sans les payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain? » Le marchand en demeura d'accord. « Il est vrai, madame, repartit-il; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. » « Eh bien, voilà votre étoffe! dit-elle en la lui jetant. Que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands! Vous êtes tous faits les uns comme les autres : vous n'avez aucun égard pour personne. » En achevant ces paroles, elles se leva brusquement et sortit fort irritée contre Bedreddin..... »

Là, Scheherazade, voyant que le jour paraissait, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXXXIIIe NUIT.

Le marchand chrétien poursuivant son histoire : « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retirait, je sentis bien que mon cœur s'intéressait pour elle ; je la rappelai : « Madame, lui dis-je, faites-moi la grâce de revenir ; peut-être trouverai-je le moyen de vous contenter l'un et l'autre. » Elle revint, en me disant que c'était pour l'amour de moi. « Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? » « Onze cents dragmes d'argent, répondit-il, je ne puis la donner à moins. » « Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez. Effectivement je fis le billet, je le signai et le mis entre les mains de Bedreddin. Ensuite, présentant l'étoffe à la dame, je lui dis :

« Vous pouvez l'emporter, madame; et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. » « Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serais indigne de paraître devant les hommes si je ne vous en témoignais pas de la reconnaissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long-temps après moi, vous ouvre la porte des cieux à votre mort, et que toute la ville publie votre générosité! »

« Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir; ce sera me payer avec usure. » A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvrait le visage, et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensais. Je ne me serais jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût;

et, après avoir abaissé le crêpon, elle prit la pièce d'étoffe et s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étais en y arrivant. Je demeurai long-temps dans un trouble et dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connaissait cette dame. « Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

« Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger : je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troublait mon repos; et, dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin....

« Mais, sire, dit Scheherazade, le jour que je vois paraître m'empêche de continuer mon récit. » Après avoir dit ces paroles, elle se tut; et, la nuit suivante, elle reprit sa narration en ces termes :

CXXXIV^e NUIT.

Sire, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien : « Il n'y avait pas long-temps, dit-il, que j'étais arrivé à la boutique de Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, et plus magnifiquement vêtue que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le marchand ; et s'adressant à moi seul : « Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir ma parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connaître, par une générosité que je n'oublierai jamais. » « Madame, lui répondis-je, il n'était pas besoin de vous presser si fort : j'étais sans inquiétude sur mon argent, et suis fâché de la peine que vous avez prise. » « Il n'était pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me

mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

« Alors, profitant de l'occasion que j'avais de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentais pour elle ; mais elle se leva et me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venais de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir ; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, et je sortis du bezestein sans savoir où j'allais. Je rêvais à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tirait par derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvait être, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avais l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudrait bien vous dire un mot ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis, et je trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendait dans la boutique d'un changeur, où elle était assise.

« Elle me fit asseoir auprès d'elle, et, prenant la parole : « Mon cher seigneur,

me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement ; je n'ai pas jugé à propos, devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais, bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenais plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous ; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant, je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, et mon empressement à vous venir chercher si matin doit bien vous prouver que vous ne me déplaisez pas. » « Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvais rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne saurait aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux ; ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance. » « Ne perdons pas le temps en dis-

cours inutiles, interrompit-elle ; je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous? » « Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite. »

Scheherazade allait poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paraissait. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV^e NUIT.

« Il est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. » La dame y consentit. « Il est, dit-elle, vendredi après demain ; venez ce jour-là, après la prière

du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abon Schamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs ; vous me trouverez là. » A ces mots, nous nous séparâmes, et je passai le lendemain dans une grande impatience.

« Le vendredi je me levai de bon matin ; je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or ; et, monté sur un âne que j'avais retenu dès le jour précédent, je partis, accompagné de l'homme qui me l'avait loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où était la maison que je cherchais ; on la lui enseigna, et il m'y mena. Je descendis à la porte ; je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissait ; et de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me ramener au khan de Mesrour.

« Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige, et très-proprement habillées, vinrent ou-

vrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. » J'entrai dans la cour, et je vis un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'une grille qui le séparait d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servaient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avait une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux qui mêlaient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyait au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau était très-agréable à voir : quatre dragons dorés paraissaient aux angles du bassin qui était carré, et ces dragons jetaient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avais faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé ; et, pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre

demeura avec moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon. »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paraître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'apprendre ce que ferait le jeune homme de Bagdad dans le salon de la dame du Caire. La sultane contenta le lendemain la curiosité de ce prince, en reprenant ainsi cette histoire :

CXXXVI^e NUIT.

Sire, le marchand chrétien, continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière :

« Je n'attendis pas long-temps dans le salon, me dit le jeune homme ; la dame que j'aimais y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'était plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du

monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir ; car c'est une chose que je ne pourrais que faiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table, et après le repas nous commençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instrumens, que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même, et acheva, par ses chansons, de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

« Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avais apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrais. « Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse,

me conduisit jusqu'à la porte ; et en nous séparant elle me conjura de tenir ma promesse.

« Le même homme qui m'avait amené m'attendait avec son âne. Je montai dessus et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme, je ne le payai pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

« D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, et me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

« En la quittant le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or, et je revins au khan de Mesrour... »

A ces mots, Scheherazade ayant aperçu le jour, en avertit le sultan des Indes, qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la

nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée :

CXXXVII^e NUIT.

Le marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : « Le jeune homme de Bagdad, dit-il, poursuivit son histoire dans ces termes : « Je continuai de voir la dame tous les jours, et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or; et cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avais donné mes marchandises à vendre, et que je voyais régulièrement deux fois la semaine, ne me durent plus rien. Enfin, je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

« Dans cet état affreux, et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisais, et m'en allai du côté du château, où il y avait un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle que donnait le sultan d'Égypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où était

tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avait à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortait un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devait être celui d'une bourse qui était dedans. Pendant que je faisais ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle était pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

« Quand le porteur fut passé, le cavalier, qui avait apparemment quelque soupçon de ce que j'avais fait pendant qu'il avait eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac, et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous

ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchés, et quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, et lui demander pour quel sujet il m'avait frappé; s'il lui était permis de maltraiter ainsi un musulman? » « De quoi vous mêlez-vous? leur répondit-il d'un ton brusque; je ne l'ai pas fait sans raison : c'est un voleur. » A ces paroles, je me relevai; et à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il était un menteur, qu'il n'était pas croyable qu'un jeune homme tel que moi eût commis la méchante action qu'il m'imputait. Enfin ils soutenaient que j'étais innocent; et tandis qu'ils retenaient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par-là; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha et demanda ce qui était arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disait; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnait pas quelque au-

tre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, et lui dit les raisons qu'il avait de croire qu'il ne se trompait pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter et de me fouiller; ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt; et l'un d'entre eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte; j'en tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse..... »

« Mais, sire, voilà le jour, dit Scheherazade, en se reprenant. Si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire. » Schahriar, qui n'avait pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, et alla remplir ses devoirs.

CXXXVIIIe NUIT.

Sur la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : « Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire :

« Lorsque le lieutenant de police, dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle était à lui, et combien il y avait mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avait été prise, et assura qu'il y avait dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : « Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité : est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier? N'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. » Alors baissant les yeux, je dis en moi-même : « Si je nie le fait, la bourse dont on m'a trouvé saisi me fera passer pour un menteur. » Ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête,

et confessai que c'était moi. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ; ce qui excita la pitié de tous les spectateurs; je remarquai même sur le visage du cavalier qu'il n'en était pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police voulait encore me faire couper un pied; mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce; il la demanda et l'obtint.

« Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi. « Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous; mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, et je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. » En achevant ces paroles, il me quitta; et comme j'étais très-faible à cause du sang que j'avais perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon

bras, et mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attaché à ma ceinture.

« Quand je serais retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurais pas trouvé le secours dont j'avais besoin. C'était aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. « Elle ne voudra peut-être plus me voir, dis-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti; et, afin que le monde qui me suivait se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, et je me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si faible et si fatigué, que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe; car je me gardai bien de le faire voir.

« Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrais, vint avec empressement; et me voyant pâle et défait: « Ma chère âme, me dit-elle, qu'avez-vous donc? » Je dissimulai. « Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. » Elle en parut très-affligée. « Asseyez-vous, reprit-elle

(car je m'étais levé pour la recevoir); dites-moi comment cela vous est venu. Vous vous portiez si bien la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir! Il y a quelque autre chose que vous me cachez: apprenez-moi ce que c'est. » Comme je gardais le silence, et qu'au lieu de répondre, les larmes coulaient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger ; vous en aurais-je donné quelque sujet sans y penser? Et venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus? » « Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon malheur. »

« Je ne pouvais me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper : elle me pria de manger; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avais nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de

la peine que vous avez à vous y déterminer. » « Hélas! madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire; et me présentant la tasse: « Prenez, dit-elle, et buvez, cela vous donnera du courage. » J'avançai donc la main gauche, et pris la tasse..... »

A ces mots, Scheherazade, apercevant le jour, cessa de parler; mais la nuit suivante, elle poursuivit son discours de cette manière:

CXXXIX[e] NUIT.

« Lorsque j'eus la tasse en main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer si amèrement? me dit alors la dame; et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite? » « Ah! madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure: c'est que j'ai une tumeur à la

main droite. » « Montrez-moi cette tumeur, répliqua-t-elle, je la veux percer. » Je m'en excusai en disant qu'elle n'était pas encore en état de l'être, et je vidai toute la tasse qui était très-grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude et l'abattement où j'étais, m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

« Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avais à la main droite, leva ma robe qui la cachait, et vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle était coupée, et que je l'avais apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine pourquoi j'avais tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avait faites, et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

« A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage qu'elle était saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien ; elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avait préparé par son ordre, me fit manger et

boire, pour me donner, disait-elle, les forces dont j'avais besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe: « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre long-temps; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. » En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins, et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étaient toutes les bourses dont je lui avais fait présent depuis le commencement de nos amours. Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître. » Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté. « Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. » Je la conjurai

par tout ce que l'amour a de plus puissant d'abandonner une résolution si funeste ; mais je ne pus l'en détourner ; et le chagrin de me voir manchot lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

« Après avoir regretté sa mort autant que je le devais, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avait fait connaître ; et le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi en faisait une partie..... »

Scheherazade voulait continuer sa narration ; mais le jour qui paraissait l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXL^e NUIT.

Le jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche ; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis assez reconnaître votre fidélité ; et comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons ensemble, et nous partagerons également le gain que nous ferons. »

« Quand le jeune homme de Bagdad eut

achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisait, et quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptais très-volontiers, en l'assurant que ses intérêts me seraient toujours aussi chers que les miens.

« Nous prîmes jour pour notre départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avait dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes, et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit; et moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avais à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu? »

Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien : « Tu es bien har-

di, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu! Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon bouffon? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger sa mort. »

A ces paroles, le pourvoyeur, effrayé, se jeta aux pieds du sultan : « Sire, dit-il, je supplie votre majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre majesté est plus belle que celle du bossu. » « Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan; parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole, et dit :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR DU SULTAN DE CASGAR.

« Sire, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez elle sur le soir, à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes des plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique; on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avait entre autres choses une entrée accommodée avec de l'ail, qui était excellente, et dont tout le monde voulait avoir; et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressait pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus: « Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de

l'ail ; je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. » Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avait causé une si grande aversion pour l'ail. Mais, sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux ; ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grâce comme les autres. » « Seigneur, lui repartit le convive qui était un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse : je veux bien vous obéir, si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec du kali *, quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne

* Plante qui croît au bord de la mer, qu'on recueille et qu'on brûle verte. Ses cendres sont ce qu'on nomme la soude.

manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition. »

En achevant ces paroles, Scheherazade, voyant paraître le jour, se tut, et Schahriar se leva, fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avait juré de se laver six-vingts fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLI^e NUIT.

Le pourvoyeur parlant au sultan de Casgar : « Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairait. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez : le kali,

la cendre de la même plante et le savon ne vous manqueront pas. »

« Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisait, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avait que quatre doigts et point de pouce; et personne jusque-là ne s'en était encore aperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole: « Vous n'avez point de pouce, lui dit-il; par quel accident l'avez-vous perdu? Il faut que ce soit à quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. » « Seigneur, répondit-il, ce n'est point seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. » En même temps il avança la main gauche et nous fit voir que ce qu'il nous disait était véritable.

« Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il : le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied; et vous pouvez m'en croire.

Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre : elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » A ces mots, il se leva de table, et, après s'être lavé les mains six-vingts fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez, seigneurs, que sous le règne du calife Haroun Alraschid, mon père vivait à Bagdad où je suis né, et passait pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'était un homme attaché à ses plaisirs, qui aimait la débauche et négligeait le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avait laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes; et, par mes soins, ma petite fortune commença à prendre une face assez riante.

« Un matin que j'ouvrais ma boutique,

une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit: « Madame, je vous l'avais bien dit que vous veniez de trop bonne heure : vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestein; si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avait pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devais...... »

Scheherazade n'en serait pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paraître ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitait d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLIIe NUIT.

La sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan. « Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avait commencé :

« La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avait personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément, ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui était pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise ; elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue l'y obligea.

« Après qu'elle se fut remise dans le même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchait plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches qu'elle me nomma, et

elle me demanda si j'en avais. « Hélas! madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce, et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; ils m'en diront le prix au juste, et sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. » Elle y consentit, et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps que je lui faisais accroire que les marchands qui avaient les étoffes qu'elle demandait n'étaient pas encore arrivés.

« Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avais été de la beauté de son visage. Mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation : je courus chercher les étoffes qu'elle désirait ; et, quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq mille dragmes

d'argent monnayé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, et partit après avoir pris congé de moi ; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein, et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

« La dame n'eut pas plus tôt disparu, que je m'aperçus que l'amour m'avait fait faire une grande faute. Il m'avait tellement troublé l'esprit, que je n'avais pas pris garde qu'elle s'en allait sans payer, et que je ne lui avais pas seulement demandé qui elle était, ni où elle demeurait. Je fis réflexion pourtant que j'étais redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auraient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connaissais la dame. Enfin, je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette..... »

Scheherazade, en cet endroit, vit paraître le jour, et cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXLIII^e NUIT.

« J'avais prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement : la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai ; ils y consentirent ; mais, dès le lendemain, je vis arriver la dame, montée sur sa mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique : « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle ; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que j'ai prises l'autre jour : portez-le chez un changeur, qu'il voie s'il est de bon aloi, et si le compte y est. » L'eunuque, qui avait l'argent, vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins, et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes. Quoique nous ne parlassions que de choses

très-communes, elle leur donnait néanmoins un tour qui les faisait paraître nouvelles, et qui me fit voir que je ne m'étais pas trompé, quand, dès la première conversation, j'avais jugé qu'elle avait beaucoup d'esprit.

« Lorsque les marchands furent arrivés, et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devais à ceux chez qui j'avais pris les étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avait demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connaître. Ce qui m'étonnait, c'est qu'elle ne hasardait rien, et que je demeurais sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. « Elle me paie une somme assez considérable, me disais-je en moi-même, mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Serait-ce une trompeuse? et serait-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner? Les marchands ne la connaissent pas; et c'est à moi qu'ils s'adresseront. » Mon amour ne fut pas assez

puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent; et, pour les satisfaire, j'étais prêt à vendre tout ce que j'avais, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions : entre autres, elle me demanda si j'étais marié. Je lui répondis que non, et que je ne l'avais jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire; et, m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesais, l'eunuque me dit à l'oreille : « A vous voir, je connais parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir

votre amour; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes : elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. » « Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vue; mais je n'osais aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, et je ne manquerai pas de reconnaître le bon office que vous me rendez. »

« Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or; et, pendant que je les remettais dans le sac, l'eunuque se tourna du côté de la dame, et lui dit que j'étais très-content : c'était le mot dont ils étaient convenus entre eux. Aussitôt la dame, qui était assise, se leva, et partit en me disant qu'elle m'enverrait l'eunuque, et que je n'aurais qu'à faire ce qu'il me dirait de sa part.

« Je portai à chaque marchand l'argent qui lui était dû, et j'attendis impatiemment

l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paraît. » A ces mots elle garda le silence. Le lendemain elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLIV[e] NUIT.

« Je fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. « Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a; et si elle disposait de ses actions, elle viendrait vous chercher, et passerait volontiers avec vous tous les momens de sa vie. » « A son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'était quelque dame de considération. » « Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eu-

nuque : elle est favorite de Zobéide, épouse du calife, qui l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, et qu'elle se repose sur elle de toutes les emplettes qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du commandeur des croyans, qu'elle avait jeté les yeux sur vous, et lui a demandé son consentement. Zobéide lui a dit qu'elle y consentait, mais qu'elle voulait vous voir auparavant, afin de juger si elle avait fait un bon choix, et qu'en ce cas-là, elle ferait les frais de noces : c'est pourquoi vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, et qui ne voudrait pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, et c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. » « Elle est toute prise, lui repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. « Voilà qui est bien, reprit l'eunuque. Mais vous savez que les hommes n'en-

trent pas dans les appartemens des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la favorite en a pris de justes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous; mais surtout soyez discret, car il y va de votre vie. »

« Je l'assurai que je ferais exactement tout ce qui me serait ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience; et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

« Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étaient eunuques; ils débarquèrent, et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avait tou-

jours accompagné la dame, et qui m'avait parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame; j'allai au devant d'elle, en lui témoignant que j'étais prêt à exécuter ses ordres. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle. » En disant cela, elle ouvrit un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans. « C'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien, et laissez-moi disposer du reste. » J'en avais trop fait pour reculer; je fis ce qu'elle désirait, et aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque, qui était dans sa confidence, appela les autres eunuques qui avaient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau; puis, la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença à ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

« Pendant ce temps-là, je faisais de sérieuses réflexions; et, considérant le danger où j'étais, je me repentis de m'y être exposé. Je fis des vœux et des prières qui n'étaient guère de saison.

« Le bateau aborda devant la porte du

palais du calife; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques, qui garde la clef de celui des dames, et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier était couché; il fallut l'éveiller et le faire lever.

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paraître. » Schahriar se leva pour aller tenir son conseil, et dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avait écoutée jusque-là avec plaisir.

CXLV^e NUIT.

Quelques momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette manière l'histoire du marchand de Bagdad :

« L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avait interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenait si tard : « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il; pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, et que je ne l'aie exactement visité. » En même temps il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étais enfermé; ils le prirent et le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer; je me crus au dernier moment de ma vie.

« La favorite, qui avait la clef, protesta qu'elle ne la donnerait pas, et ne souffri-

rait jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. « Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre maîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem *, envoyées de la Mecque : si quelqu'une venait à se casser, les marchandises en seraient gâtées, et vous en répondriez ; la femme du commandeur des croyans saurait bien se venger de votre insolence. » Enfin, elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étais, ni des autres. « Passez donc, dit-il en colère, marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

« A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout à coup « Voilà le calife! voilà

* Cette fontaine est à la Mecque. On boit de son eau par dévotion, et l'on en envoie en présent aux princes et aux princesses.

le calife! » Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ : c'était effectivement le calife. Qu'apportez-vous donc dans ces coffres? dit-il à la favorite. » « Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât. » « Ouvrez, ouvrez, reprit le calife, je veux les voir aussi. » Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étaient propres que pour les dames, et que ce serait ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisait de les voir la première. « Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. » Elle lui remontra encore que sa majesté, en l'obligeant à manquer à sa maîtresse, l'exposait à sa colère. « Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche. Ouvrez seulement, et ne me faites pas attendre plus long-temps. »

« Il fallut obéir ; et je sentis alors de si vives alarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les

coffres l'un après l'autre, et les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisait remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Elle voulait mettre sa patience à bout, mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'était pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étais, elle ne s'empressait point à le faire apporter, et il ne restait plus que celui-là à visiter : « Achevons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étais vif ou mort dans ce moment; mais je ne croyais pas échapper à un si grand danger.... »

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paraître le jour : elle interrompit sa narration; mais sur la fin de la nuit suivante, elle continua ainsi :

CXLVI[e] NUIT.

« Lorsque la favorite de Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife voulait absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étais : « Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : ce sont des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. » « Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content ; faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

« Dès que les eunuques qui les avaient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étais prisonnier. « Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisait à une chambre au-dessus : montez, et allez m'attendre. » Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, et s'assit sur le coffre d'où

je venais de sortir. Le motif de cette visite était un mouvement de curiosité qui ne me regardait pas. Ce prince voulait faire des questions sur ce qu'elle avait vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez long-temps; après quoi il la quitta enfin, et se retira dans son appartement.

« Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étais monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avait causées. « Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous et pour moi qui courais le même péril. Une autre à ma place n'aurait peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne fallait pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit; ou plutôt il fallait avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse: « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer:

couchez-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide, ma maîtresse, à quelque heure du jour, et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. » Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement, ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avait tant d'esprit et de beauté.

« Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant que de me faire paraître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devais soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette princesse me ferait, et me dicta les réponses que j'y devais faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout était d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenantes. Je n'y étais pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande

modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, et habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avaient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux, qu'à peine pouvait-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliais de vous dire que sa dame favorite l'accompagnait, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étaient en foule des deux côtés du trône.

« D'abord que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étaient entrées les premières me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formaient, et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever, et me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air, elle

me le fit même connaître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appelait sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente ; je l'approuve, et je consens que vous vous mariiez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces ; mais, auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours : pendant ce temps-là, je parlerai au calife et obtiendrai son consentement, et vous demeurerez ici ; on aura soin de vous.... »

En achevant ces paroles, Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

CXLVII^e NUIT.

« Je demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite ; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

« Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avait prise de marier sa favorite ; et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairait, accorda une somme considérable à la favorite, pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie

du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre; et sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts; entre autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon que je ne touchai point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver; et c'était une négligence qui ne m'était jamais arrivée jusqu'alors.

« Comme il était nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissait de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servaient lui firent changer plusieurs fois d'habits, et lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces; et chaque fois qu'on lui changeait d'habillement, on me la faisait voir.

« Enfin toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser; mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étais demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. » « Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. » « Eh! madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère? » « Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi pour m'empester? Couchez-le par terre,



Vous êtes un vilain, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains.

ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenaient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le : qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. A ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu ! je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée ! Et pourquoi ? pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains ! Quelle colère pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail ! Maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi ! »

La sultane Scheherazade, remarquant qu'il était jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva, en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

CXLVIIIe NUIT.

Le lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente :

« Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avaient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. « Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang, et les égards que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. » « Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle ; je veux qu'il apprenne à vivre, et qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail, sans se souvenir ensuite de se laver les mains. » Elles ne se rebutèrent pas de son refus ; elles

se jetèrent à ses pieds, et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grâce que nous vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva ; et, après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

« Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une vieille esclave qui venait m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail? » « Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande, et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère? » J'aimais cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

« Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie ; elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendrait voir demain. Ain-

si, ayez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

« Véritablement ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre ; et, après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang ; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avais perdue, et par le mal que j'avais souffert.

« Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah ! madame, dis-je

alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains six-vingts fois avec du kali, de la cendre de la même plante et du savon. » « Eh bien! dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

« Voilà, seigneur, ajouta le marchand de Bagdad, en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi..... »

Le jour, qui commençait à paraître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais, le lendemain, elle reprit la parole en ces termes :

CXLIX^e NUIT.

Sire, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire :

« Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de la racine que j'ai

dite pour étancher le sang; elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avaient pris dans l'apothicairerie du calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avais toujours joui de ma liberté, je m'ennuyais fort d'être enfermé dans le palais du calife; néanmoins je n'en voulais rien témoigner à mon épouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut; elle ne demandait pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnaissance seule la retenait auprès de Zobéide. Mais elle avait de l'esprit, et elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étais de ne pas vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avais toujours fait, que cette bonne princesse aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

« C'est pourquoi, un mois après notre

mariage, je vis paraître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portaient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : « Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour; mais je m'en suis fort bien aperçue, et j'ai heureusement trouvé le moyen de vous rendre content. Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, et allez nous acheter une maison. »

« J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme; et l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, et mourut en peu de jours.

« J'aurais pu me remarier et continuer de vivre honorablement à Bagdad, mais

l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison; et, après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane, et passai en Perse. De là, je pris la route de Samarcande *, d'où je suis venu m'établir en cette ville. »

« Voilà, sire, dit le pourvoyeur, qui parlait au sultan de Casgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. « Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. » Alors le médecin juif s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince, et lui dit en se relevant : « Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui conter. » « Eh bien, parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie..... »

La sultane Scheherazade s'arrêta en cet

* Samarcande, ancienne et grande ville d'Asie, capitale du royaume du même nom.

endroit parce qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

CLᵉ NUIT.

Sire, dit Scheherazade, le médecin juif, voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« Sire, pendant que j'étudiais en médecine à Damas, et que je commençais à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffrait. Je le saluai en m'asseyant près de lui ; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit signe des yeux pour me mar-

quer qu'il m'entendait, et qu'il me remerciait. « Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner votre main, que je vous tâte le pouls. » Au lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris. « Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin, et non pas la gauche. » Je ne laissai pas de lui tâter le pouls; et, après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

« Je continuai mes visites pendant neuf jours; et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avait plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas, qui était présent, pour me marquer combien il était content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche, en me disant qu'il me faisait médecin de l'hôpital de la ville, et médecin ordinaire de sa maison, où je pouvais aller librement manger à sa table quand il me plairait.

« Le jeune homme me fit aussi de grandes

amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes ; et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquait. Je remarquai même qu'il n'y avait pas long-temps qu'on la lui avait coupée : c'était aussi la cause de sa maladie, que l'on m'avait cachée ; et, tandis qu'on y appliquait des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avait appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avait pris n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état ; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée ; je vous en dirai quelque jour le sujet, et vous entendrez une histoire des plus surprenantes. »

« Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mîmes à table ; nous nous entretînmes ensuite, et il me demanda s'il pouvait, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-seulement il le pouvait, mais qu'il lui était même très-salutaire de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez

bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étais tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation ; puis nous partîmes, et nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade ; et, après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisait un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père était l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Mais, de ce grand nombre de frères, mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très-grand soin de mon éducation, et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devait pas ignorer.... »

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paraît m'impose silence. » A ces mots elle se tut, et le sultan se leva.

CLI^e NUIT.

Le lendemain, Scheherazade reprit la suite de son discours de la nuit précédente. « Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Casgar :

« Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

« J'étais déjà grand, et je commençais à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnait par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux; et s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales; mais un de mes oncles dit que, si l'on en voulait croire le rapport uniforme d'une infi-

nité de voyageurs, il n'y avait pas au monde un plus beau pays que l'Égypte, et un plus beau fleuve que le Nil; et ce qu'il en raconta m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, en appelant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avait parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. « Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte, n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire si fertile, qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable? Quelle eau fut jamais plus légère et plus délicieuse? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui

produisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver? Écoutez ce qu'un poète, obligé d'abandonner l'Égypte, disait aux Égyptiens :

« Votre Nil vous comble tous les jours
« de biens; c'est pour vous uniquement
« qu'il vient de si loin. Hélas! en m'éloi-
« gnant de vous, mes larmes vont couler
« aussi abondamment que ses eaux. Vous
« allez continuer de jouir de ses douceurs,
« tandis que je suis condamné à m'en priver
« malgré moi. »

« Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'île que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure! quel émail de toutes sortes de fleurs! quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux et de mille autres objets agréables! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différens canaux du Nil, qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent.

N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche, que le grand Caire? Que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers! Si vous allez jusqu'aux pyramides, vous serez saisis d'étonnement; vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux; vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons, qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes, aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux, non-seulement en Egypte, mais sur la terre même, en magnificence et en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens, si anciens que les savans ne sauraient convenir entre eux du temps qu'on les a élevés, subsistent encore aujourd'hui, et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme Damiette, Rosette, Alexandrie, où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles, et mille autres choses pour la commodité et les délices des hom-

mes. Je vous en parle avec connaissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse, que je compterai, tant que je vivrai, pour les plus agréables de toute ma vie. »

Scheherazade parlait ainsi, lorsque la lumière du jour, qui commençait à naître, vint frapper ses yeux : elle demeura aussitôt dans le silence ; mais, sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte.

CLII[e] NUIT.

« Mes oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, poursuivit le jeune homme de Moussoul, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venait de dire du Nil, du Caire, et de tout le royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connaître eux-mêmes combien ils avaient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage

d'Égypte : il accepta la proposition; et, comme ils étaient riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisaient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père; je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner, et de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. « Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte : la fatigue en est trop grande; et, de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. » Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager : j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père; ils obtinrent enfin que j'irais seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseraient pendant qu'ils continueraient leur voyage jusqu'en Égypte. « La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque-là. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte, après ce que je lui en avais ouï dire, il était mon père, je me soumis à sa volonté.

« Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Alep, où nous séjournâmes peu de jours; et de là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, et nous convînmes que l'on avait raison de dire que Damas était au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route; ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises; ce qu'ils firent si avantageusement pour moi, que j'y gagnai cinq cents pour cent. Cette vente produisit une somme considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

« Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas, et poursuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inuti-

lement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle était toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur ; elle avait un jardin où l'on voyait de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandait, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avait autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville, nommé Modoun Abdalraham, et elle appartenait alors à un riche marchand joaillier, à qui je n'en payais que deux schérifs * par moi. J'avais un assez grand nombre de domestiques ; je vivais honorablement ; je donnais quelquefois à manger aux gens avec qui j'avais fait connaissance, et quelquefois j'allais manger chez eux : c'est ainsi que je passai le temps à Damas, en attendant le retour de mon père. Aucune passion ne troublait mon repos ; et le commerce des honnêtes gens faisait mon unique occupation.

* Un schérif est la même chose qu'un sequin.

« Un jour que j'étais assis à la porte de ma maison, et que je prenais le frais, une dame fort proprement habillée, et qui paraissait fort bien faite, vint à moi, et me demanda si je ne vendais pas des étoffes. En disant cela, elle entra dans le logis.... »

« En cet endroit, Scheherazade, voyant qu'il était jour, se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

CLIII^e NUIT.

« Quand je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame était entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. « Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étaient dignes de vous être montrées; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très-fâché. » Elle ôta le voile qui lui couvrait le visage, et fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvemens que je n'avais pas encore sentis. « Je n'ai pas besoin d'étoffes,

me répondit-elle ; je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation. »

« Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit ; enfin, je n'avais point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix schérifs dans la main de la dame ; mais elle la retira brusquement. « Je ne suis pas venue vous voir dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi ; autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle tira dix schérifs de sa bourse, et me força de les prendre. « Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » A ces mots, elle prit congé de moi ; et je sentis qu'en partant elle emportait mon cœur avec elle.

« Au bout de trois jours, elle ne manqua

pas de venir à l'heure marquée, et je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendait impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois; et, le lendemain en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours : mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux schérifs.

« Étant revenue pour la troisième fois, et lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : « Mon cher cœur, que pensez-vous de moi? ne suis-je pas belle et amusante? » « Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile : toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime. Je suis charmé de vous voir et de vous posséder; vous êtes ma reine, ma sultane; vous faites tout le bonheur de ma vie. » « Ah! je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi : elle a l'humeur si enjouée, qu'elle ferait rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'a-

mène ici. Je lui ai parlé de vous; et, sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. » « Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira; mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de me ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. » « Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

« Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, au lieu de dix schérifs, elle m'en donna quinze, que je fus obligé d'accepter. « Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse; songez à la bien recevoir : nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. » Je fis orner la salle, et préparer une belle collation pour le jour qu'elles devaient venir..... »

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était

jour. La nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes :

CLIVe NUIT.

« Sire, le jeune homme de Moussoul continuant de raconter son histoire au médecin juif :

« J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre, et, si j'avais été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avait des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, et des yeux si brillans que j'en pouvais à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevais pas comme elle le méritait. « Laissons là les complimens, me dit-elle ; ce serait à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici ; mais puisque vous vou-

lez bien me souffrir, quittons les cérémonies et ne songeons qu'à nous réjouir. »

« Comme j'avais donné ordre qu'on nous servît la collation d'abord que les dames seraient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'etais vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessait de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant; et, loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

« L'autre dame, qui nous observait, n'en fit d'abord que rire. « Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. » « Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquais de civilité pour une dame que vous m'avez amenée et que vous chérissez; vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurais pas faire les honneurs de ma maison. »

« Nous continuâmes de boire : mais à mesure que le vin nous échauffait, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva, et sortit en nous disant qu'elle allait revenir ; mais peu de momens après, la dame qui était restée avec moi changea de visage ; il lui prit de grandes convulsions, et enfin elle rendit l'âme entre mes bras, tandis que j'appelais du monde pour m'aider à la secourir. Je sors aussitôt, je demande l'autre dame ; mes gens me dirent qu'elle avait ouvert la porte de la rue, et qu'elle s'en était allée. Je soupçonnai alors, et rien n'était plus véritable, que c'était elle qui avait causé la mort de son amie. Effectivement, elle avait eu l'adresse et la malice de mettre d'un poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avait présentée elle-même.

« Je fus vivement affligé de cet accident. « Que ferai-je ? dis-je alors en moi-même ; que vais-je devenir ? » Comme je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans

bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison était pavée, et fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avais d'argent, et je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en était le propriétaire; je lui payai ce que je lui devais de loyer, avec une année d'avance; et lui donnant la clef, je le priai de me la garder : « Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque temps; il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. » Enfin, je pris congé de lui; et dans le moment, je montai à cheval, et partis avec mes gens qui m'attendaient..... »

Le jour, qui commençait à paraître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

CLV^e NUIT.

« Mon voyage fut heureux, poursuivit le jeune homme de Moussoul; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse que je m'étais ennuyé de les attendre, et que, ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avait fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan, et vis tout ce qu'il y avait de beau à voir au Caire.

« Comme ils avaient achevé de vendre leurs marchandises, ils parlaient de s'en retourner à Moussoul, et ils commençaient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais, n'ayant pas vu tout ce que j'avais envie de voir en Égypte, je quittai mes oncles, et allai me loger dans un quartier fort

éloigné de leur khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent long-temps par toute la ville; mais, ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Égypte contre la volonté de mon père, m'avait obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer et de me prendre en passant.

« Je restai donc au Caire après leur départ, et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avais de voir toutes les merveilles de l'Égypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison; car j'avais dessein de retourner à Damas, et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

« En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec joie, et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison,

pour me faire voir que personne n'y était entré pendant mon absence. En effet, le sceau était encore en son entier sur la serrure. J'entrai, et trouvai toutes choses dans le même état où je les avais laissées.

« En nettoyant et en balayant la salle où j'avais mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avait d'espace en espace dix perles très-grosses et très-parfaites ; il me l'apporta, et je le reconnus pour celui que j'avais vu au cou de la jeune dame qui avait été empoisonnée. Je compris qu'il s'était détaché, et qu'il était tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, et que j'avais vue mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

« Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage ; après quoi je commençai à voir les gens avec qui j'avais fait autrefois connaissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon ar-

gent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier ; mais je me connaissais si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

« Je me rendis au bezestein, où, tirant à part un crieur, et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulais vendre, et que je le priais de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah! la belle chose! s'écria-t-il, après l'avoir regardé long-temps avec admiration. Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche. Je vais leur faire un grand plaisir ; et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. » Il me mena à une boutique, et il se trouva que c'était celle du propriétaire de ma maison. « Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse. »

« Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses

indifférentes. Le crieur revint; et, me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimait le collier pour le moins deux mille schérifs, il m'assura qu'on n'en voulait donner que cinquante. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étaient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme je le crus sur sa parole, et que j'avais besoin d'argent : « Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, et à ceux qui s'y connaissent mieux que moi : livrez-le, et m'en apportez l'argent tout à l'heure. »

« Le crieur m'était venu offrir cinquante schérifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avait fait cette offre que pour me sonder, et savoir si je connaissais bien la valeur de ce que je mettais en vente. Ainsi, il n'eut pas plus tôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui, montrant le collier : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé; et le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestein. Il se

contente, poursuivit-il, de cinquante schérifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne saurait mieux prouver que c'est un voleur. »

« Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ ; et, lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenait à la main n'était pas celui que je venais de mettre en vente au bezestein. Je lui répondis qu'oui. « Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante schérifs? » J'en demeurai d'accord. « Eh bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade ; il nous dira bientôt, avec son bel habit de marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur ; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avais volé le collier, et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

« Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils, me dit-il, vous pa-

raissez un jeune homme si sage et si bien élevé, comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent? Je vous en aurais prêté; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison: prenez votre parti, allez chercher un autre logement. » Je fus extrêmement mortifié de ces paroles; je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison, ce qu'il m'accorda.

« Hélas! m'écriai-je, quel malheur et quel affront! Oserai-je retourner à Moussoul? Tout ce que je pourrai dire à mon père sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent? »

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle continua cette histoire dans ces termes:

CLVI^e NUIT.

« Trois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison, et le marchand qui m'avait accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenait; mais au lieu de me répondre, ils me lièrent et me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenait au gouverneur de Damas, qui l'avait perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avait disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle. Je pris néanmoins ma résolution. « Je dirai la vérité au gouverneur, disais-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir. »

« Lorsqu'on m'eut conduit devant lui,

je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier; et puis, s'adressant au marchand joaillier, mon accusateur, et au propriétaire de ma maison : « Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles? » Ils ne lui eurent pas plus tôt répondu qu'oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, et je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avais fait le vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens, et pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. » « J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici,

continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

« On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut emmené et puni comme il le méritait. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit : « Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains, et ne me déguisez rien. » Alors je lui découvris tout ce qui s'était passé, et lui avouai que j'avais mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. « Grand Dieu! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, et nous devons nous y soumettre sans murmurer! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez

que je suis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir..... »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paraître le jour; elle interrompit sa narration, et sur la fin de la nuit suivante, elle continua de cette manière :

CLVII^e NUIT.

« Sire, dit-elle, voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : « Mon fils, dit-il, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous, était l'aînée de toutes mes filles. Je l'avais mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut; elle revint chez moi, corrompue par mille méchancetés qu'elle avait apprises en Égypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, était fort sage et ne m'avait jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite, et

la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée qui était revenue au logis ; mais au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulais savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit et n'a point paru depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée, qui se repentait sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, et mit fin par là à ses déplorables jours. Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes ; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés ! Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre.

Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs, et ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eu, et je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et après ma mort vous serez, vous et elle, mes seuls héritiers. »

« Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnaissance. » « Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. » En disant cela, il fit appeler des témoins ; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

« Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand joaillier qui m'avait faussement accusé, il fit confisquer à mon profit tous ses biens, qui sont très-considérables ; enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Égypte exprès pour m'y chercher, ayant

en passant découvert que j'étais en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père, et m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul; mais comme l'alliance et l'amitié du gouverneur m'attachent à lui, et ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite. »

« Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut; après sa mort, comme j'étais à la fleur de mon âge, j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, et allai dans les Indes; et enfin je suis venu m'établir dans votre capitale, où j'exerce avec honneur la profession de médecin. »

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. « J'avoue, dit-il au

juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire ; mais, franchement, l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante : ainsi, n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres ; je vais vous faire pendre tous quatre. » « Attendez, de grâce, sire, s'écria le tailleur en s'avançant et se prosternant au pied du sultan : puisque votre majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui conter ne lui déplaira pas. » « Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le sultan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance, et commença son récit dans ces termes :

HISTOIRE

QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« Sire, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnait hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes.

« Nous n'attendions plus que le maître de la maison qui était sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous, et pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il était prêt à le faire, lorsque, apercevant un barbier qui était de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous? lui dit-il. Je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être

d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir ! » « Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne pas me retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien ; mais il a l'âme encore plus noire et plus horrible que le visage..... »

Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

CLVIIIe NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avait raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisait un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avait de haïr le barbier.

« Seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux, et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il serait, et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeurerait : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad, où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage

pour venir m'établir en cette ville au milieu de la Grande-Tartarie, comme en un endroit où je me flattais de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, et m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

« En achevant ces paroles, il voulut nous quitter ; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avait pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avait les yeux baissés et gardait le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison ; et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et, après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père tenait dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges ; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il

pouvait mériter. Il n'eut que moi d'enfant; et quand il mourut, j'avais déjà l'esprit formé, et j'étais en âge de disposer des grands biens qu'il m'avait laissés. Je ne les dissipai point follement; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

« Je n'avais point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitais avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étais dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvais, et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étais vis-à-vis d'une fenêtre où il y avait un vase de très-belles fleurs, et j'avais les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paraître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi; et, en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle que j'avais eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, et

m'avoir lancé un regard plein de charmes qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevables.

« J'y serais demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'était le premier cadi de la ville, monté sur une mule, et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avait ouvert une fenêtre ; il y entra, ce qui me fit juger qu'il était son père.

« Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étais lorsque j'en étais sorti : agité d'une passion d'autant plus violente que je n'en avais jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre qui répandit une grande affliction dans ma maison. Mes parens, qui m'aimaient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardai bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne

purent dissiper, parce qu'ils ne connaissaient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au lieu de diminuer.

« Mes parens commençaient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connaissance, informée de ma maladie, arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention; et, après m'avoir examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, et de faire retirer tous mes gens.

« Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit: « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez: j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connaître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre; car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames, et je

n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir : mais enfin ce que j'avais prévu est arrivé, et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine.... »

« Mais, sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avait écouté le commencement avec plaisir.

CLIX^e NUIT.

« Sire, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux poursuivant son histoire :

« La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais, quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osais découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame, et poussai un profond soupir, sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est manque de con-

fiance en moi? Doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrais vous citer une infinité de jeunes gens de votre connaissance qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. »

« Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encoie, que je rompis le silence; je lui déclarai mon mal; je lui appris l'endroit où j'avais vu l'objet qui le causait et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. « « Mon fils, me répondit la vieille dame, je connais la personne dont vous me parlez, elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad; mais ce qui me chagrine, elle est très-fière et d'un très-difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retien-

nent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles ; et le cadi que vous avez vu est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur ; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelque autre dame ! je n'aurais pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir-faire ; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

« La vieille me quitta ; et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venait de me parler, la crainte que

j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain; et je lus sur son visage qu'elle n'avait rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils, je ne m'étais pas trompée, j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer; elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement. Elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir; mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie de me faire cette « proposition; je vous défends de me re- « voir jamais, si vous voulez me tenir de « pareils discours. »

« Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter; et, pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. »

« Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étais donc regardé comme un homme qui n'attendait que la mort, lorsque la vieille vint me donner la vie. »

« Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. » Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire? » « Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé et fort content de moi. Hier lundi, j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne humeur; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, et laissai couler quelques larmes. « Ma bonne mère, me

« dit-elle, qu'avez-vous? pourquoi parais-
« sez-vous si affligée? » « Hélas! ma chère
et honorable dame, lui répondis-je, je viens
de chez le jeune seigneur de qui je vous
parlais l'autre jour; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous; c'est un
grand dommage, je vous assure, et il y a
bien de la cruauté de votre part. » « Je ne
« sais, répliqua-t-elle, pourquoi vous vou-
« lez que je sois cause de sa mort? com-
« ment puis-je y avoir contribué? » « Comment, lui repartis-je; eh! ne vous disais-je
pas l'autre jour qu'il était assis devant votre
fenêtre lorsque vous l'ouvrîtes pour arroser votre vase de fleurs? il vit ce prodige
de beauté, ces charmes que votre miroir
vous représente tous les jours; depuis ce
moment il languit, et son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au
pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous
dire...... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La
nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLXe NUIT.

« Sire, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour l'entretien qu'elle avait eu avec la fille du cadi :

« Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il était : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; et il ne connut pas plus tôt, en me voyant, que je ne lui apportais pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est près de perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

« Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. » « Ce que « vous me racontez, dit-elle, est-il bien

« vrai? et n'est-il effectivement malade que « pour l'amour de moi? » « Ah! madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable! Plût à Dieu que cela fût faux! » « Et croyez-« vous, reprit-elle, que l'espérance de me « voir et de me parler pût contribuer à le « tirer du péril où il est? » « Peut-être bien, lui dis-je; et si vous me l'ordonnez, j'essaierai ce remède. » « Eh bien! répliqua-« t-elle en soupirant, faites-lui donc espé-« rer qu'il me verra; mais il ne faut pas « qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins « qu'il n'aspire à m'épouser, et que mon « père ne consente à notre mariage. » « Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté: je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. » « Je ne vois pas un temps plus com-« mode à lui faire cette grâce, dit-elle, que « vendredi prochain, pendant que l'on fera « la prière de midi. Qu'il observe quand « mon père sera sorti pour y aller, et qu'il « vienne aussitôt se présenter devant la mai-« son, s'il se porte assez bien pour cela. Je le « verrai arriver par ma fenêtre, et je des-« cendrai pour lui ouvrir. Nous nous en-

« tretiendrons durant le temps de la prière,
« et il se retirera avant le retour de mon
« père. »

« Nous sommes au mardi, continua la vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, et vous disposer à cette entrevue. A mesure que la bonne dame parlait; je sentais diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours.

« Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui était toute pleine, c'est à vous seule que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins, qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie. »

« La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, et se retirèrent chez eux.

« Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençais à m'habiller, et que je choisissais l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez : l'oc-

cupation où je vous vois me fait assez connaître ce que je dois penser là-dessus ; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi ? » « Cela consumerait trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier, et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession et fort expéditif.

« L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : « Seigneur, il me paraît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortais d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, et que sa grâce vous accompagne toujours. » « J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. » « Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit ; j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang ? » « Je viens de vous dire, re-

pris-je, que je sors de maladie; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser; dépêchez-vous et ne perdons point de temps à discourir, car je suis pressé, et l'on m'attend à midi précisément..... »

Scheherazade se tut en achevant ces paroles, à cause du jour qui paraissait. Le lendemain, elle reprit son discours de cette manière :

CLXI^e NUIT.

« Le barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour, d'un pas grave, prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-hui-

tième de la lune de safar, de l'an 653 *, depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320 **, de l'époque du grand Iskender aux deux cornes, et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais, d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie ; mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serais fâché qu'il vous arrivât. »

« Jugez, seigneur, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravaguant ! Quel fâcheux

* Cette année 653 de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, répond à l'an 1255, depuis la naissance de J.-C. On peut conjecturer de là que ces contes ont été composés en arabe vers ce temps.

** Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est

contre-temps pour un amant qui se préparait à un rendez-vous! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser : ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier. »

« Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très-profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans

trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, et 1255 de J.-C., ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère ou époque des Séleucides, la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie; j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas? Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, était bien persuadé de mon mérite : il me chérissait, me caressait, et ne cessait de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvait, comme le premier homme du monde. Je veux par reconnaissance et par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer. »

« A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun? et voulez-vous commencer à me raser? »

En cet endroit, Scheherazade cessa de poursuivre l'histoire du boiteux de Bagdad.

parce qu'elle aperçut le jour ; mais, la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite :

CLXIIe NUIT.

Le jeune boiteux continuant son histoire : « Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde, au contraire, me donne l'honorable titre de silencieux. J'avais six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards ; et afin que vous les connaissiez, l'aîné se nommait Bacbouc, le second Bakbarath, le troisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'était des discoureurs importuns ; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

« De grâce, seigneur, mettez-vous à ma place : quel parti pouvais-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisait la dépense de ma mai-

son, qu'il s'en aille et me laisse en repos: je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. »
« Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher; c'est vous qui m'avez fait venir; et cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendait plus de justice: toutes les fois qu'il m'envoyait quérir pour lui tirer du sang, il me faisait asseoir auprès de lui; et alors c'était un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenais. Je le tenais dans une admiration continuelle, je l'enlevais; et quand j'avais achevé: « Ah! s'écriait-il, vous êtes « une source inépuisable de science; per- « sonne n'approche de la profondeur de « votre savoir! » « Mon cher seigneur, lui « répondais-je, vous me faites plus d'hon- « neur que je ne mérite. Si je dis quelque « chose de beau, j'en suis redevable à l'au- « dience favorable que vous avez la bonté « de me donner: ce sont vos libéralités qui

« m'inspirèrent toutes ces pensées sublimes « qui ont le bonheur de vous plaire. » Un jour qu'il était charmé d'un discours admirable que je venais de lui faire : « Qu'on « lui donne, dit-il, cent pièces d'or, et « qu'on le revêtisse d'une de mes plus ri- « ches robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnaissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

Le barbier n'en demeura pas là ; il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et chagrin de voir que le temps s'écoulait sans que j'en fusse plus avancé, je ne savais plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens !.... »

La clarté du jour, qui se faisait voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain, elle continua son récit de cette manière :

CLXIIIe NUIT.

« Je crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirais mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce serait une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurait toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudens : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venaient me consulter dans toutes leurs affaires; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louaient fort de mes conseils. Voyez-vous,

seigneur, on ne réussit jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours, qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tète, et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire? Rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

« Quand il vit que j'étais fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tète et se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi,

à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes.... »

« Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. » « C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse ; je vais parier que je ne me trompe pas. » « Hé! il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis ; vous devriez déjà m'avoir rasé. » « Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirais mon sentiment. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il ne sera midi que dans trois heures. » « Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

« Plus je témoignais d'empressement, et



Continuez de me raser, et ne me parlez plus.

moins il en avait à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis laissant son astrolabe, il reprit son rasoir.... »

Scheherazade, voyant paraître le jour, garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIVe NUIT.

« Le barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi-rasé pour aller voir quelle heure il était précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas ; il y á encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. » « Juste ciel ! m'écriai-je, ma patience est à bout. Je n'y puis plus tenir. Maudit barbier ! barbier de malheur ! peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle ! » « Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez donc

pas de retomber malade? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, seigneur, me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerais quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

« Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres! s'écria-t-il; vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi; je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucuns préparatifs. » « Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouve-

ra : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser, et souvenez-vous, qu'au lieu que mon père vous faisait des présens pour vous entendre parler, je vous en fais, moi, pour vous faire taire. »

« Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites! mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. » « J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. « Voilà qui est bien, reprit le barbier; mais il faudrait des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandait. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; et comme cet examen dura près d'une demi-

heure, je pestais, j'enrageais; mais j'avais beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens, puis s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral; je commence à connaître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritais pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance : car, seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues; à Salouz, qui vend des fèves; à Akerscha, qui vend des herbes; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière; et à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie : ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs; plus contens de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur

danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs; non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter...... »

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le lendemain, elle poursuivit sa narration dans ces termes:

CLXVe NUIT.

« Le barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux; et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela, s'adressant à moi : « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

« Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterais la proposition que vous me faites; j'irais de bon cœur me réjouir avec vous:

mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. » « Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande : venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renonceriez pour eux à vos amis. » « Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin. »

« Je ne gagnai rien par la douceur. « Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mangeront, si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul ; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. » « Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâ-

cheux! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu ; on n'y veut que moi. » « Vous vous moquez, seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoique vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

« Ces paroles, seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier? disais-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendais qu'on appelait déjà pour la première fois à la prière

de midi, et qu'il était temps de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser; et cela étant fait, je lui dis: « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous. »

« Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier, qui avait jugé de mon intention, s'était contenté d'aller avec mes gens jusqu'à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

« La porte du cadi était à demi-ouverte; et, en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendait, et qui, après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux. Mais à

peine commençai-je à l'entretenir que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de la jalousie que c'était le cadi son père qui revenait de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avais vu la jeune dame.

« J'eus alors deux sujets de crainte : l'arrivée du cadi et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très-rarement, et que, comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement : mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causait une grande inquiétude ; et vous allez voir que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

« Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait méritée. L'esclave poussait de grands cris qu'on entendait de la rue. Le barbier crut que c'était moi qui criait et qu'on maltraitait. Prévenu de cette pensée,

il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron! » Et, sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent, avec une fureur qui n'est pas concevable, à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître: « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

« Le cadi courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment: « Maudit cadi! chien de cadi! quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? » « Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi au-

rais-je assassiné votre maître, que je ne connais pas, et qui ne m'a point offensé? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. » « Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. » « Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites, Est-ce qu'il est dans ma maison? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? » « Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi. Vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément : le calife en sera informé, et en fera bonne et briève justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher, à votre honte. »

Il n'est pas besoin de tant parler, reprit
ɜ cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce
ue vous dites est vrai, vous n'avez qu'à
ntrer et le chercher, je vous en donne
ı permission. » Le cadi n'eut pas achevé
es mots, que le barbier et mes gens se
ətèrent dans la maison comme des fu-
ιeux, et se mirent à me chercher par-
)ut..... »

Scheherazade, en cet endroit, ayant
perçu le jour, cessa de parler. Schahriar
ɜ leva en riant du zèle indiscret du bar-
ier, et fort curieux de savoir ce qui s'était
assé dans la maison du cadi, et par quel
ccident le jeune homme pouvait être de-
ənu boiteux. La sultane satisfit sa curio-
té le lendemain, et reprit la parole dans
ɘs termes :

CLXVI[e] NUIT.

Le tailleur continua de raconter au sul-
n de Casgar l'histoire qu'il avait com-
encée.

« Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi :

« Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide où je me jetai, et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étais. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit, et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta ; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à s'ouvrir par malheur ; et alors, ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe, de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or

et d'argent dont ma bourse était pleine ; et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étais servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur, pourquoi courez-vous si vite? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux, et à qui nous avons tant d'obligation, mes amis et moi! Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute; et si de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu? Où allez-vous donc, seigneur? Attendez-moi. »

« C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue. Il ne se contentait pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadi, il voulait encore que toute la ville en eût connais-

sance. Dans la rage où j'étais, j'avais envie de l'attendre pour l'étrangler; mais je n'aurais fait par là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti; comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui paraissaient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtaient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'était connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avait attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole; mais ce ne fut pas sans peine: car l'obstiné barbier voulait entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontrait le grand service qu'il prétendait m'avoir rendu.

« Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement

jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? » « Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manquerait pas de m'y venir trouver ; j'en serais tous les jours obsédé, et je mourrais à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville ; je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et du reste de mon bien j'en fis une donation à mes parens.

« Je partis donc de Bagdad, seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'espérer que je ne rencontrerais point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien, et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je

suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avait de lui avoir donné, quoique innocemment, un si grand sujet de mortification.

« Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête, qu'il avait toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'était-il pas jeté dans le péril? et, sans mon secours, en serait-il sorti si heureusement? Il est bien heureux

d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginais qu'on le maltraitait? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire des injures si atroces? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

HISTOIRE

DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédaient les chemins des environs de Bagdad, et faisaient depuis long-temps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti

d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençait à paraître. Ce prince se leva, et la nuit suivante, la sultane reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

« Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenais alors sur le bord du Tigre ; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais connu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient ; mais je ne regardais qu'eux ; et, prévenu que c'étaient des gens qui allaient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai

dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avais mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auraient pas écouté; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étais avec des voleurs; c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

« Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par

le premier; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife, voyant que le bourreau ne me frappait pas, se mit en colère. « Ne t'aije pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf? » « Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté! Voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées; elle peut les faire compter. » Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement; et, ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts? » Je lui répondis : « Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes, dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour, qui est le plus célèbre de notre religion. »

« Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure; et, tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma constance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans une occasion qui aurait excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire, et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie; enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. »

« J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères; vous ressemblaient-ils? » « En aucune manière, lui repartis-je; ils étaient tous plus babillards les uns que les autres : et quant à la figure, il y avait encore grande différence entre eux et moi : le premier était bossu; le second, brèche-dent; le troisième,

borgne ; le quatrième, aveugle ; le cinquième avait les oreilles coupées ; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères, si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandait pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre.

HISTOIRE

DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« Sire, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bacbouc le bossu, était tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin ; et comme il n'avait point encore fait de pratiques, il avait bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier au contraire était fort à son aise, et possédait une très-belle femme. Un jour, mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle,

qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtre, et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espérait toujours que la meunière se ferait voir encore ; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée ; mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connaître ce qui se passait dans son cœur..... »

Le jour, qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CLXVIIIe NUIT.

Sire, le barbier continuant l'histoire de son frère aîné :

« Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plus tôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

« La meunière prit donc la résolution de

se réjouir de mon frère. Elle avait une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avait déjà long-temps qu'elle voulait se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avait. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur : « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très-content. » Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyait du travail, immédiatement après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avait lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avait fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

« Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse pour avoir négligé son habit; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis, se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous aviez passé la nuit : pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. » « Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

« Il n'y avait pas un quart d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de

son habit, il lui va le mieux du monde; mais comme il est très-beau, et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plus tôt de cette pièce de satin. » « Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avait déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusait et qui ne s'en apercevait pas, n'avait rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitait de lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ou-

vrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. » Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile; je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt; s'il y a du reste, vous me le rendrez... »

Scheherazade, frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :

CLXIX^e NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meunier, qui lui demanda ce qu'il lui fallait pour sa peine. Sur quoi mon frère dit qu'il se contenterait de vingt dragmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeûne esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnaie qu'il allait donner était de poids. L'esclave, qui avait le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avait cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je lui

donnai quelques monnaies que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivait que de bouillie, et qu'encore n'en mangeait-il pas tout son soûl.

« Un jour il entra chez le meunier, qui était occupé à faire aller son moulin, et qui, croyant qu'il venait demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui était présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter et le fit répondre au meunier qu'il ne venait pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire amoureux, affamé, et sans argent.

« La meunière était avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son

mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle ; et voici comme ils s'y prirent. Le meunier invita Bacbouc un soir à souper, et, après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avait un lit. Il le laissa là, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre ; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui marquer qu'il était homme de bonne volonté, lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avait seulement qu'à lui montrer comment il fallait faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps, de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin ; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. » « Eh ! pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. » « C'est pour vous encourager, ré-

pondit le meunier; car sans cela, ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant: « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie; il faut marcher sans prendre haleine; autrement vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il était jour. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte:

CLXXe NUIT.

« Le meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. A la pointe du jour il le laissa sans le détacher, et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah!

que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi, s'écria la perfide ; nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison, en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière. »

« Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. » « Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il était disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« Mon second frère, qui s'appelait Bakbarah le brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire ; je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle voulait. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin : il n'est pas besoin de vous en dire davantage. » « Ce que vous me dites est-il bien vrai? répliqua mon frère. » « Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille ; je ne vous propose rien qui ne soit véritable. Mais écoutez ce que j'exige de vous : il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. »

Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eut pas plus tôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit: « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous mène aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

« Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'était un grand bâtiment en carré, qui répondait à la magnificence du palais; une galerie régnait à l'entour, et l'on voyait au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avertir de son arrivée la jeune dame.

« Mon frère, qui n'était jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considé-

rer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue; et, jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui était causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisait aisément reconnaître pour leur maîtresse, par les égards qu'on avait pour elle. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'était levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur; et puis, l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. » « Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. » « Il me semble que

vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

« Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèche-dent, et elle le faisait remarquer aux esclaves, qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levait la tête pour la regarder, et qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarterait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avait cette pensée; et, prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avait de meilleur.

« La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commencèrent à jouer et à chanter; d'au-

tres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame s'en mêla. Après même qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle allait boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, et le présenta à mon frère, afin qu'il lui fît raison..... »

Scheherazade voulait poursuivre son récit; mais, remarquant qu'il était jour, elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXIe NUIT.

Sire, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah :

« Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout, en reconnaissance de la faveur

qu'elle lui avait faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimait le plus heureux homme du monde ; il était tenté de badiner aussi avec cette charmante personne ; mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui, et qui ne cessaient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avait amené le regarda d'une manière à lui faire connaître qu'il avait tort, et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute ; et, pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en était pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir auprès d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchaient qu'à la divertir, se

mirent de la partie : l'une donnait au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force ; l'autre lui tirait les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela avec une patience admirable ; il affectait même un air gai ; et, regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous l'avez bien dit, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante ! Que je vous ai d'obligations ! » « Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. » « Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. » « Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission ! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui ap-

porte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avait du bois d'aloès le plus exquis, dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

« Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avaient déjà joué des instrumens et chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent; et, pendant ce temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : « Faites-lui ce que vous savez; et, quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. » Bakbarah, qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il lap ria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en

femme ; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. » « On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserais-je paraître après cela sans moustache? » « Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille ; vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille ; et, sans dire un seul mot, il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache ; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : « Oh! pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il était inutile de

lui avoir ôté sa moustache s'il ne voulait pas consentir qu'on lui rasât la barbe; qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme, et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fît quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

« Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle était assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurais tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves

dansèrent avec lui, en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poing et de coups de pied, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venait de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix...... »

Le jour qui paraissait déjà imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante:

CLXXII^e NUIT.

« La vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise ; déshabillez-vous sans faire de façons. »

« Mon bon frère en avait trop fait pour reculer. Il se déshabilla ; et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura

en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-

uns coururent après lui, et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville, exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avaient vu sortir mon frère dans l'état où il était, par une porte de l'appartement des femmes du grand-visir, qui donnait sur leur rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville avec défense d'y rentrer jamais. »

« Voilà, commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulais raconter à votre majesté. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables piéges..... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXIII^e NUIT.

Sire, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

HISTOIRE

DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Commandeur des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommait Bakbac, était aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avait pas besoin de conducteur. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répon-

dre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison ; le maître du logis, qui était seul, s'écria : « Qui est là ? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre, et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. » « Vous êtes aveugle, ce me semble ? reprit le maître de la maison. » « Hélas ! oui, repartit mon frère. » « Tendez la main, lui dit le maître. » Mon frère la lui présenta, croyant recevoir l'aumône ; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivait ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se mit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait. « Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu. » « Bon aveugle, répliqua

le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. » « Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. » Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, et qu'on vous demande qui est là? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle? » « Que voulez-vous donc faire de moi? dit mon frère. » « Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. » « Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. » « L'escalier est devant vous, repartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

« Comme il sortait du logis, deux aveu-



Le voleur appercevant une corde qui se trouva attachée au plancher, il s'en saisit et se soutint en l'air.

gles de ses camarades, qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta ce qui lui était arrivé ; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avait rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent : il les mena chez lui.

« Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avait été si maltraité était un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avait dit à ses camarades ; c'est pourquoi il descendit, les suivit, et entra avec eux dans une méchante maison où logeait mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé ; mais, apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveu-

gles fermèrent la porte et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde, et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui, sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier, ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

« Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois, par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère, choisissait ce qu'il y avait de meilleur, et mangeait avec eux ; mais, quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus ! il y a un étranger parmi nous ! » En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur, et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il était fort et vigoureux, et qu'il avait l'avantage de voir où il adressait ses coups, il en portait de furieux, tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvait en avoir la liberté,

et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans; mais enfin, en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère, qui n'avait pas quitté le voleur, cet homme que je tiens est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur, qui avait fermé les yeux d'abord qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors: « Seigneurs, c'est un menteur; je vous jure, par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

« Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle: « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du

calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton.... »

A ces mots Scheherazade, remarquant qu'il était jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain.

CLXXIVe NUIT.

« On mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais, faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre, en criant miséricorde, et en suppliant le juge

de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? » « Seigneur, lui répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce, et me donner, pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

« Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur faiblesse. Je vous confesse encore que, par cet artifice, nous avons gagné dix mille dragmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré

que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse ; et, sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoin les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçu, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

« Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats! leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens, sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions! » « C'est une imposture! s'écria mon frère ; il est faux qu'aucun de nous voie clair; nous en prenons Dieu à témoin. »

« Tout ce que put dire mon frère fut inu-

tile ; ses camarades et lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendait toujours qu'ils ouvrissent les yeux, et attribuait à une grande obstination ce qui n'était que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis, s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux ; ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auraient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verraient. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

« Le juge n'eut garde d'y manquer : il fit accompagner le voleur par un de ses gens, qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plus tôt appris ce qui était arrivé

à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurais bien pu le justifier auprès du juge de police et faire punir le voleur comme il le méritait; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire. »

« Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avait déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais, sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

HISTOIRE

DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alcouz était le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il était boucher de profession ; il avait un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'était acquis la connaissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il était d'ailleurs fort achalandé ; il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il était fort riche, et qu'il n'épargnait rien pour avoir la meilleure.

« Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard, qui avait une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnayé, qu'il le mit à part dans un coffre

dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

« Au bout de cinq mois, Alcouz, voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais, au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite! » Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au devant de lui avec précipitation; et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps il raconta à une assez grande

foule de peuple qui s'était assemblée autour de lui, ce qu'il avait déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller, et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serais fâché. » « Eh! qu'avez-vous à dire contre moi? lui répliqua mon frère; je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. » « Vous voulez donc que je le publie? reprit le vieillard du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. » « Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. » « Non, non, dit alors le vieillard; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique comme un mouton. Qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étaient les feuilles, mon frère avait tué un mouton ce jour-là, l'avait accommodé et exposé

hors de sa boutique, selon sa coutume. Il protesta que ce que disait le vieillard était faux; mais, malgré ses protestations, la populace crédule, se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avait dit : car ce vieillard, qui était magicien, avait fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avait fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avait données.

« A ce spectacle, un de ceux qui tenaient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine! » Et le vieillard, qui ne l'avait pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta

le prétendu cadavre, que l'on avait détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur ; et, s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

« Ensuite, l'ayant obligé de lui dire où était son argent, il lui enleva tout ce qu'il avait, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un chameau..... »

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour, que je vois paraître, m'impose silence. » Elle se tut ; et, la nuit suivante, elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV^e NUIT.

Sire, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

« Je n'étais pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri ; car c'était sur le dos qu'on l'avait frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit, la nuit, par des chemins détournés, à une ville où il n'était connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors par hasard près de la porte d'une maison ; et, comme après ce qui lui était arrivé, il appréhendait tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter : c'est pour-

quoi il ouvrit la porte pour se cacher ; e
après l'avoir refermée, il entra dans u
grande cour, où il n'eut pas plus tôt par
que deux domestiques vinrent à lui, et
prenant au collet : « Dieu soit loué, lui d
rent-ils, de ce que vous venez vous-mêr
vous livrer à nous ! Vous nous avez don
tant de peine ces trois dernières nuits, q
nous n'en avons pas dormi ; et vous n'av
épargné notre vie, que parce que no
avons su nous garantir de votre mauva
dessein. »

« Vous pouvez bien penser que mon frè
fut fort surpris de ce compliment. « Bo
nes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vo
me voulez, et vous me prenez sans dou
pour un autre. » « Non, non, répliquèren
ils, nous n'ignorons pas que vous et vos ca
marades vous êtes de francs voleurs. Vo
ne vous contentez pas d'avoir dérobé à n
tre maître tout ce qu'il avait, et de l'avo
réduit à la mendicité, vous en voulez encore
à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas
le couteau que vous aviez à la main lorsque
vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. »
En disant cela, ils le fouillèrent, et trou-

vèrent qu'il avait un couteau sur lui. « Oh! oh! s'écrièrent-ils en le prenant, oserez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur? » « Eh quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il; au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors, voyant les cicatrices qu'il avait au dos : « Ah, chien! dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme, et ton dos nous fait voir le contraire! » « Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisque après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable! »

« Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? » « Sei-

gneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. » « Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : « Voilà de quelle manière on châtie « ceux qui entrent par force dans les mai- « sons. »

« Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes, qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il était. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir. »

« Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer; mais, sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole, et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu; et puisque votre majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète, qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Alnaschar..... »

« Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit Scheherazade. » Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVIe NUIT.

Sire, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE

DU CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Alnaschar, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa, pour tout bien, sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en

verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique, où il s'assit le panier devant lui et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rèver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes, en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes, que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi, j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des es-

claves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille; et enfin, que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le visir était assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne saurait arriver, j'irai l'enlever à sa barbe, et l'amènerai malgré lui chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince, et, monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de per-

les, je marcherai par la ville, accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche; et le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cèdera sa place, et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant : « Voilà, lui dirai-je, les mille « pièces d'or que j'ai promises pour la « première nuit de mon mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez, ajouterai-je, je « vous en donne encore autant, pour vous « marquer que je suis homme de parole, « et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra compli-

menter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir son père ; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti, et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu ; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, « voilà votre épouse, votre humble ser- « vante devant vous : elle attend que vous « la caressiez, et elle est bien mortifiée de

« ce que vous ne daignez pas seulement la « regarder; elle est fatiguée d'être si long-« temps debout; dites-lui au moins de s'as-« seoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur; elles se jetteront à mes pieds, et, après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je lèverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la mèneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit; et moi cependant je me lèverai de mon côté, et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge; elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi long-temps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie.....»

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, et dit au sultan des Indes :

CLXXVII[e] NUIT.

Sire, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère :

« Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens, qui sera près de moi, une bourse de cinq cents pièces que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand-visir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec

respect, et me dira : « Seigneur (car elle
« n'osera m'appeler son gendre, de peur
« de me déplaire en me parlant si familiè-
« rement), je vous supplie de ne pas dé-
« daigner de regarder ma fille, et de vous
« approcher d'elle : je vous assure qu'elle
« ne cherche qu'à vous plaire, et qu'elle
« vous aime de toute son âme. » Mais ma
belle-mère aura beau parler, je ne lui ré-
pondrai pas une syllabe, et je demeurerai
ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera
à mes pieds, me les baisera plusieurs fois,
et me dira : « Seigneur, serait-il possible
« que vous soupçonnassiez la sagesse de ma
« fille? Je vous assure que je l'ai toujours eue
« devant les yeux, et que vous êtes le pre-
« mier homme qui l'ait jamais vue en face.
« Cessez de lui causer une si grande morti-
« fication; faites-lui la grâce de la regarder,
« de lui parler, et de la fortifier dans la
« bonne intention qu'elle a de vous satis-
« faire en toute chose. » Tout cela ne me
touchera point, ce que voyant ma belle-
mère, elle prendra un verre de vin, et le
mettant à la main de sa fille, mon épouse :
« Allez, lui dira-t-elle; présentez-lui vous-

« même ce verre de vin, il n'aura peut-« être pas la cruauté de le refuser d'une si « belle main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux : « Mon cœur, « ma chère âme, mon aimable seigneur, « je vous conjure par les faveurs dont le « ciel vous comble, de me faire la grâce de « recevoir ce verre de vin de la main de « votre très-humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre. « Mon charmant époux, conti-« nuera-t-elle en redoublant ses pleurs et « en m'approchant le verre de la bouche, « je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que « vous buviez. »

« Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

« Mon frère était tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta

l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

« Le tailleur, son voisin, qui avait ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh, que tu es un indigne homme! dit-il à mon frère; ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne! Si j'étais à la place du grand-visir, ton beau-père, je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

« Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer, en poussant des cris qui firent bientôt assem-

bler les voisins, et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il y allait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête s'était dissipée avec son bien, et il pleurait encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il était, et ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie; que ce panier était tombé, et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; et, après avoir fermé sa boutique, où sa pré-

sence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait; et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu;

bler les voisins, et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il y allait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête s'était dissipée avec son bien, et il pleurait encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère excita sa compassion. Elle demanda qui il était, et ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie ; que ce panier était tombé, et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame ; et, après avoir fermé sa boutique, où sa pré-

sence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

« Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait; et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu;

et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avait fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit; et comme il avait chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir; et, après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. » A ces mots, elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais, au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : « Que fais-tu ici? lui dit-il fièrement. » Alnaschar, à cet aspect, fut

tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portait, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir, le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffrait, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille, qui avait fait tomber mon frère dans le piége, vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avaient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chute lui avait ôté le sentiment. Le sel, dont ses plaies avaient été frottées, lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et, au bout de deux jours, ayant ouvert la trappe durant la nuit et remar-

qué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paraître la détestable vieille, qui ouvrit la porte de la rue, et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques momens après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étaient arrivées en si peu de temps.

« Au bout d'un mois il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or; et, au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre... »

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il était jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit; mais, le lendemain, elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIXe NUIT.

« Mon frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenait déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda; et, contrefaisant la voix d'une femme: « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter? Je suis une femme de Perse, nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien voir si elles sont de poids. » « Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils, qui est changeur; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon

frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

« La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme d'un vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit; et, tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain, où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque, accoutumée à ce manége, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avait quitté le voile dont il s'était couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mais mon frère, courant plus fort qu'elle, la joignit, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille

accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper.

« Perfide, s'écria-t-il, me reconnais-tu ? » « Hélas! seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. » « Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite : t'en souvient-il? » Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon; mais il la coupa en quatre pièces.

« Il ne restait plus que la dame, qui ne savait rien de ce qui venait de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre, où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchans que ceux dont je viens de me venger si justement ? » « J'étais, lui répondit-elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille, dont je ne connaissais pas la méchanceté, me venait voir quelquefois.
« Madame, me dit-elle un jour, nous
« avons de belles noces chez nous; vous y

« prendriez beaucoup de plaisir si vous « vouliez nous faire l'honneur de vous y « trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir, qui me retint par force, et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. » « De la manière dont ce détestable noir se gouvernait, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. » « Il y en a tant, repartit-elle, que vous serez riche à jamais si vous pouvez les emporter : suivez-moi, et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvait revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui; et, en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte; mais il le fut bien davantage, lorsque étant entré dans la cham-

bre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. Au défaut des coffres, et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avaient été volées. Mais, en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins, qui avaient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement, qui leur avait paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortait du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. » Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais, au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux.

Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient : il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher, et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avaient pas trouvé ; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police..... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXX[e] NUIT.

« Sire, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous ? » « Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me

donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. » « Je vous la donne, répliqua le juge. » Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé, et tout ce qu'il avait fait depuis que la vieille était venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. A l'égard de ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

« Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait; et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restait plus rien, et que tout avait été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignait que, s'il y demeurait, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier

dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plus tôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit, et allai le trouver où il était. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai, et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

HISTOIRE

DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« Il ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avait eues en partage, de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'était vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittait avec adresse, et il s'étudiait surtout à se procurer l'entrée des grandes mai-

sons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

« Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissait voir une cour très-spacieuse où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous, pour me faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmecide? » Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étaient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avait plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison : il vous renverra content. »

« Mon frère ne s'attendait pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui était si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barme-

cide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré, d'une très-belle architecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissaient la vue. Les appartemens d'en bas, qui régnaient à l'entour, étaient presque tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée.

« Un lieu si agréable aurait causé de l'admiration à mon frère s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avait. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'était le maître de la maison. En effet, c'était le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il était le bienvenu, et lui demanda ce qu'il souhaitait. « Seigneur, lui répondit mon frère, d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assis-

tance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui était recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère ; et, portant ses deux mains à son estomac comme pour déchirer son habit en signe de douleur : « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? Voilà ce que je ne puis souffrir. » A ces démonstrations, mon frère, prévenu qu'il allait lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, et lui souhaita toutes sortes de biens. « Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. » « Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » « Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun à l'heure qu'il est? Hélas! le pauvre homme, il meurt de faim! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous

lavions les mains. » Quoique aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus; et, en faisant cela, il disait à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par là que le seigneur Barmecide aimait à rire; et, comme il entendait lui-même la raillerie, et qu'il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui.

« Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que vous faites la petite bouche. » « Pardonnez-moi, sei-

gneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais bien mon devoir. » « Que dites-vous de ce pain? reprit le Barmecide; ne le trouvez-vous pas excellent? » « Ah! seigneur, repartit mon frère, qui ne voyait pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. » « Mangez-en donc tout votre soûl, répliqua le seigneur Barmecide; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain.... »

Scheherazade voulait continuer; mais le jour, qui paraissait, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXI^e NUIT.

« Le Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là. » « Il est admirable, lui répondit mon frère ; aussi je m'en donne comme il faut. » « Que vous me faites plaisir! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mou-

ton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide ; mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches, qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh, pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi ! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avalez cela : vous allez juger si j'ai tort de vanter ce plat. » Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savais bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. » « Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre

table. » « Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide. Je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Eh bien! qu'en pensez-vous? » « Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, et les herbes les plus odorantes; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre. Quelle volupté! » « Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. » « Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir; après quoi, reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau

des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invita mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qu'il vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant d'en prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas. » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide, et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger. Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurais manger un seul morceau de plus.

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous bu-

vions. * Vous boirez bien du vin? » « Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. A ce que je vois, vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps il commanda qu'on en apportât; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier; puis, faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il, sachons un peu si vous

* Les Orientaux, et particulièrement les mahométans, ne boivent qu'après le repas.

trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin était belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en était agréable; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. » « Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main, et frappa le Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou?» Alors mon frère, se retenant, lui

dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger ; il ne fallait pas me faire boire du vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, et je vous en demande mille pardons. »

« A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère... »

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt ; et la nuit suivante, la sultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXIIe NUIT.

Sire, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère :

« Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné ; je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin ; et en même temps, un nombre d'esclaves belles et richement habillées entrèrent et chantèrent au son des instrumens

quelques airs agréables. Enfin Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

« Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut ; et n'ayant point laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés ; de sorte que, se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pélerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pélerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bedouins * supérieur à celui

* Les Bedouins sont des Arabes errans dans les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

des pélerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bedouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bedouin fut impitoyable, et de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau, et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyait avoir faite.

« Le Bedouin avait une femme assez jolie, et souvent, quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchait l'occasion

d'être seule avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bedouin s'imagina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle ; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère; et, après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Bagdad; de sorte que les passans qui l'avaient rencontré me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné,

à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife était mort; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoins de son ingratitude et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province ; et, lorsque j'y pensais le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi....., »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, se tut ; et la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLXXXIII^e NUIT.

Sire, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté :

« Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avait pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avait préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara ; et je vins travailler à ma boutique, en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

« Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi-ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerais pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avait une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où on a cru que le marchand l'avait tué. Voilà, sire, ajouta le tailleur, ce que j'avais à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort. »

Le sultan de Casgar laissa voir sur son vi-

sage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier, et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrais voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur, qui savait où il pourrait être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier, qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier était un vieillard qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans. Il avait la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses; voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes? » « Sire, lui ré-

pondit le barbier, laissons-là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très-humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce chrétien, ce juif, ce musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe? » « Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent, mais un homme justement appelé le silencieux... »

Scheherazade, frappée par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIVe NUIT.

Sire, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paraissait le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenait pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tète sur ses genoux; et, après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il était devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être



Le Barbier lui enfonça dans le gosier de petites pincettes avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arrête.

écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu. »

A ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avait l'esprit égaré. « Homme silencieux, lui dit le sultan, parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire si fort? » « Sire, répondit le barbier, je jure par l'humeur bienfaisante de votre majesté que ce bossu n'est pas mort; il est encore en vie; et je veux passer pour un extravagant, si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avait plusieurs remèdes, qu'il portait sur lui pour s'en servir dans l'occasion, et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta long-temps le cou du bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents; et, après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et donna plusieurs autres signes de vie.

Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire, qui méritait si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là : pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvinssent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne. »

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avait donné occa-

sion. Comme le jour paraissait déjà, elle se tut; et sa chère sœur Dinarzade, voyant qu'elle ne parlait plus, lui dit : « Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendais pas. J'avais cru le bossu mort absolument. » « Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. » « L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. » « J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane; et, puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, notre seigneur et maître, si sa majesté me faisait encore la grâce de me conserver la vie, j'aurais l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid, qui n'est pas moins digne de son attention et de la vôtre que l'histoire du bossu. » Le sultan des Indes, qui était assez content des choses dont Scheherazade l'avait entretenu jusqu'alors, se laissa aller

au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettait.

Il se leva pour faire sa prière et tenir son conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

CLXXXVe NUIT.

Dinarzade, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paraîtra bientôt; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelqu'une de ces histoires agréables que vous savez. » « Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. » « Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps elle commença de cette manière :

HISTOIRE

D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE HAROUN ALRASCHID.

Sous le règne du calife Haroun Alraschid, il y avait à Bagdad un droguiste qui se nommait Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, et très-agréable de sa personne. Il avait plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession, et sa droiture, sa sincérité, et l'enjouement de son humeur, le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connaissait son mérite, avait en lui une confiance aveugle. Il l'estimait tant, qu'il se reposait sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvaient avoir besoin. C'était lui qui choisissait leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries; ce qu'il faisait avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du ca-

lise attiraient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang; sa maison était le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'allaient voir tous les jours, il y en avait un qu'il considérait plus que tous les autres, et avec lequel il avait contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appelait Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tirait son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistait encore à Bagdad depuis que, par la force de leurs armes, les musulmans avaient fait la conquête de ce royaume. La nature semblait avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit: il avait le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parlait, il s'exprimait toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau; le son de sa voix avait même quelque chose qui charmait tous ceux qui l'entendaient. Avec cela, comme il avait beaucoup d'esprit et de jugement, il pensait et parlait de

toutes choses avec une justesse admirable. Il avait tant de retenue et de modestie, qu'il n'avançait rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avait distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avaient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince était chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnaient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvait juger à leur air, et au travers du voile qui leur couvrait le visage. La dame avait une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclataient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire; et pour sa beauté, il était aisé de voir qu'elle surpassait celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venait de faire quelque emplète; et comme elle avait à

parler à Ebn Thaher, elle entra dans sa boutique, qui était propre et spacieuse, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse, ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodait le coussin d'étoffe à fond d'or qui devait servir d'appui à la dame; après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite, l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usait librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit, et s'assit sur le bord du sofa. Il avait toujours les yeux attachés sur elle, et il avalait à longs

traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passait en son âme, et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimait déjà passionnément fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire, sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse? » « Oui, madame, reprit Ebn Thaher, les derniers rois de Perse sont ses ancêtres. Depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. » « Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connaître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de

l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis? n'y manquez pas; autrement je serai fâchée contre vous, et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebn Thaher avait trop de pénétration pour ne pas juger, par ces paroles, des sentimens de la dame. « Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi! Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faisant une inclination de tête; et, après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever, à cause du jour qui paraissait. Elle continua cette histoire la nuit suivante, et dit à Schahriar :

CLXXVIe NUIT.

« Sire, le prince de Perse, éperdument amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, et il y avait déjà longtemps qu'il ne la voyait plus, qu'il avait encore la vue tournée du côté qu'elle avait pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquait que quelques personnes l'observaient et commençaient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter. » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar *, la

* Ce mot arabe signifie le soleil du jour.

première favorite du calife notre maître. »
« Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuages. »
« Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir, autant qu'il me serait possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

Il lui parlait de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvait être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étais bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me serait pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc, et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar,

cette dame, en s'en retournant chez elle, songeait aux moyens de voir le prince, et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plus tôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avait montrée, et à qui elle avait donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il s'efforçait de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il était prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit, sans faire réflexion au péril qu'il y avait dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avait l'entrée chez la favorite, le mettait là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui

marchait un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui était déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avait encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvait. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étaient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher et lui, une esclave noire fort propre leur servit une table couverte de plusieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avait amenés ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connaissait pour les meilleurs ; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent

enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains ; après quoi on leur apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui était aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut point oubliée : elle était dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place ; mais ils étaient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étaient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'était un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés d'animaux à quatre pieds, et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de roses de soie

rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offraient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne, il y avait un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étaient entre les colonnes étaient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avaient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étaient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentaient le tapis de pied du salon en dôme; de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il semblait que le dôme et le jardin, avec tous les agrémens, fussent sur le même tapis. La vue était terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardaient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un, plus élevé que l'autre, laissait tomber son eau en nappe dans le dernier; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de

fleurs, étaient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisaient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formaient un concert mélodieux, et divertissaient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livraient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent long-temps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappait, ils s'écriaient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse, qui n'avait jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyait alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissait pas d'y remarquer des beautés qui lui paraissaient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassaient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étaient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étaient toutes assises au dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siége de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent

à compartimens, avec un instrument de musique à la main, et elles n'attendaient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyait en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montait au jardin par des degrés, et qui était environnée de très-beaux appartemens. L'esclave les avait quittés; et comme ils étaient seuls, ils s'entretinrent quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paraît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puis-

sant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

Sire, Ebn Thaher, entendant parler le prince de Perse de la manière que je disais hier à votre majesté, lui dit : « Seigneur, plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours que je le puis de la sûreté de votre vie! Quoique ce palais superbe appartienne au calife, qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des Plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose abso-

lument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville, sans en demander permission à personne; elle rentre lorsqu'il lui plaît; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler. »

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevait ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étaient assises devant eux de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder, et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouait admirablement bien. Comme elle avait été avertie du sujet sur lequel elle devait chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Serait-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le

don de pénétrer dans les cœurs, et que la connaissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots? Je ne m'exprimerais pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux; ce qui faisait assez connaître qu'il s'en appliquait le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles « que la pleine lune allait se lever avec tout « son éclat, et qu'on la verrait bientôt s'ap« procher du soleil. » Cela signifiait que Schemselnihar allait paraître, et que le prince de Perse aurait bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchait, et qu'elle était suivie de dix femmes noires qui apportaient, avec bien de la peine, un grand trône d'argent massif et admira-

blement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance ; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes, toutes belles et très-richement habillées d'une parure uniforme, s'avancèrent en deux files, en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenaient chacune, et se rangèrent auprès du trône, autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenaient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étaient curieux de savoir à quoi elles se termineraient. Enfin, ils virent paraître à la même porte par où étaient venues les dix femmes noires qui avaient apporté le trône, et les vingt autres qui venaient d'arriver, dix autres femmes, également belles et bien vêtues, qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles attendaient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles......

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII^e NUIT.

Schemselnihar se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avaient attendue à la porte. Il était aisé de la distinguer, autant par sa taille et par son air majestueux que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portait attaché sur ses épaules par-dessus son habillement, qui était le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servaient d'ornement n'étaient pas en confusion ; le tout était en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentait pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avait été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle :

« On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherchait, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté? C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis, et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être. A cet objet, je ne me possède plus moi-même; mon âme se trouble, se révolte; je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon âme! je te le permets; mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce faible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici, et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles. « Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar était la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que

vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnaissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, et vous mettez en état de paraître devant elle comme la bienséance le demande. La voilà qui s'approche. Si c'était à recommencer, je prendrais d'autres mesures; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous retirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône, et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auraient pu se dire

en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardait le prince, plus elle trouvait dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'elle ne lui était pas indifférente; et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimait la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avaient commencé de chanter s'approchassent. Elles se levèrent; et pendant qu'elles s'avançaient, les femmes noires, qui sortirent de l'allée où elles étaient, apportèrent leurs siéges et les placèrent près de la fenêtre de l'avance du dôme où étaient Ebn Thaher et le prince de Perse; de manière que les siéges, ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avait à ses côtés, formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étaient assises auparavant sur ces siéges eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui la leur donna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme,

après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens était : Que deux amans qui s'aimaient parfaitement, avaient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes; que leurs cœurs, en deux corps différens, n'en faisaient qu'un, et que lorsque quelque obstacle s'opposait à leurs désirs, ils pouvaient se dire, les larmes aux yeux : « Si « nous nous aimons parce que nous nous « trouvons aimables, doit-on s'en prendre à « nous? Qu'on s'en prenne à la destinée! »

Schemselnihar laissa si bien connaître dans ses yeux et par ses gestes que ces paroles devaient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avançant par-dessus le balustre qui lui servait d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venait de chanter de prendre garde à son action. Comme elle était près de lui : « Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimaient parfaitement la violence de son

amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar, suivant son exemple, dit à une de ses femmes : « Écoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avait déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se leva de dessus son trône, tout hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seraient tombés, si les femmes qui avaient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar fut de regarder de tous côtés; et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il était. Ebn Thaher s'était écarté par respect, tandis que les femmes étaient occupées à soulager leur maîtresse, et craignait en lui-même, avec raison, quelque suite fâcheuse de ce qu'il venait de voir. Dès qu'il eut ouï que Schemselnihar le demandait, il s'avança et se présenta devant elle......

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paraissait. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

66432

Arabian Nights.
Les Mille et Une Nuits.
vol.3.

DATE	NAME OF BORROWER
Jan 19 '57	R. Widmer graduate

